VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 12 Octobre 1915 NUMERO 22

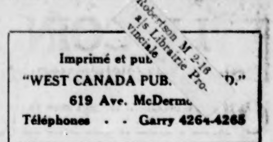
ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et pub
"WEST CANADA PUB. D."
619 Ave. McDerm
Téléphones - - Garry 4264-4265



RAISONS D'ESPERER

Le R. P. Rutten, dominicain, a fait le récit, dimanche soir dernier, dans la chaire de la cathédrale de Saint-Boniface, du martyre de la Belgique. Avec une sobre et émouvante éloquence, le célèbre dominicain a raconté à la foule qui se pressait à ses pieds les tragiques journées de l'invasion de la Belgique par les hordes allemandes. Rarement sujet a fait appel aux plus nobles parties de l'âme humaine. Dans un siècle aussi matériel que le nôtre, où tous semblaient vivre en vue de la plus brutale jouissance, l'acte de ce petit pays, depuis mil ans champ de bataille de toutes les nations d'Europe, méprisant, pour demeurer fidèle à l'honneur, la dévastation et la mort, consentant généreusement le sacrifice de sa prospérité et se plaçant fièrement en travers de la route de la plus puissante machine de guerre qu'ait vue le monde, évoque les beaux vers d'un grand poète de France:

Les générations passent sous le soleil,
Sans regarder le ciel trop haut pour leurs paupières,
Bétail indifférent, végétant aux litières
Des jours de chair épaisse et d'opaque sommeil.

L'or seul, l'or luit partout, dieu sordide et vermeil.
Et les peuples obscurs, qu'effare la lumière,
Roulent à l'océan sans fond de la matière,
Larves mornes qui n'ont jamais connu l'éveil.

Alors, pour éclairer la nuit sombre des temps,
De loin en loin des coeurs, de beaux coeurs palpitants
Brûlent, torches de foi, d'amour, ou de génie.

Et l'histoire, stérile amas d'écroulements,
N'est qu'un désert peuplé de ces grands flamboiements,
Par qui l'humanité s'illumine — infinie.

L'illustre dominicain nous disant de sa voix chaude et prenante, dans une émouvante simplicité, la sublime et héroïque épopée d'honneur, de fidélité à la parole donnée, écrite de son sang et de sa souffrance par le peuple belge, grand entre tous, évoquait forcément en nous certains contrastes, certaines oppositions. Etrange pays que le nôtre, pensions-nous. D'un océan à l'autre, un même concert d'admiration sans mélange surgit au récit de l'épopée belge, de son prodigieux sacrifice à l'honneur. Et cependant, la majorité de ces admirateurs est le témoin souvent conscient du mépris des "chiffons de papier"; elle approuve de ses votes ceux qui ont décrété que dans notre pays seule la force brutale a des droits, que là où on est faible l'on doit se courber et s'apprêter à mourir. Bismarck a dit un jour, s'écriait le R. P. Rutten: "La force prime le droit". Nous avons douté un moment et nous nous sommes demandé si cette cynique parole n'avait pas été formulée au Canada d'abord. Formulée ou non en premier au Canada, nous avons dû nous avouer qu'elle y fut souvent traduite en actes; qu'à l'heure même, l'on s'efforce de la traduire de nouveau en actes. N'eût été que la brutale violation du territoire belge par l'Allemagne, que cette cynique application de la doctrine de Bismarck "La force prime le droit", a fait surgir dans tout l'univers une vague d'indignation, notre confiance dans l'avenir eut été fort ébranlée. Ce sursaut de dégoût nous est un réconfort et une raison d'espérer, à nous qui souffrons en dépit du droit proclamé par le plus haut tribunal de l'Empire Britannique.

Mais si ce nous est un motif d'espoir, ce doit être aussi pour d'autres un rappel à l'honneur, au respect des traités. Parce que proclamée et traduite en actes de ce côté-ci de l'Atlantique et à l'ombre et sous la protection du drapeau britannique, la doctrine de la force brutale primant le droit, imposée par le canon et l'épée dans les plaines des Flandres, n'en devient pas moins hideuse.

* * *

Une leçon se dégage de l'épopée belge. Une fois de plus, au grand honneur de l'humanité, la force aura été vaincue par le droit. Pour puissant qu'il soit et pour longue et minutieuse qu'ait été sa préparation, le colosse allemand ne pourra faire qu'il ne croule définitivement sous les assauts des Alliés. Ce qui est possible dans la résistance de la lutte armée, l'est aussi dans celui de la lutte pacifique que nous poursuivons, nous, contre la violation de nos droits. Nul n'est vaincu, s'il ne s'avoue vaincu. Selon un axiome anglais: "So long there is hope, there is life". Depuis un siècle et demi, nous n'avons cessé de lutter pour la revendication de nos droits. Ce que nous possédons aujourd'hui, nous l'avons acquis par la lutte. Nos ancêtres ont été trop fiers pour se courber et se laisser marcher sur le dos. Ils ont lutté, lutté en dépit de tous les pessimistes, de tous les prophètes de malheur. Et qui oserait dire qu'ils ont eu tort?

DU BON SENS

Le **North Sydney Herald** a publié récemment un article déjà reproduit ou commenté par la presse de l'est. Cet article a un cachet si extraordinaire, il traduit une pensée si rare dans la presse anglaise de ce pays, que nous croyons devoir le communiquer tout entier à nos lecteurs. Si c'est une rebuffade magistrale à tout le programme de brutale anglicisation de nos "jingos" et fanatiques de tous genres, c'est aussi un excellent exposé de la haute politique anglaise aux colonies et en Angleterre. Pour nous tous qui ne cessons de revendiquer notre droit de parler français et de nous développer dans le sens de nos traditions et aspirations nationales, un tel article est un réconfort et un motif d'espoir. Il démontre qu'il ne faut pas désespérer de nos concitoyens anglais. Il est vrai que la civilisation est beaucoup plus avancée sur les rives de l'Atlantique et dans les provinces maritimes, mais à ceux qui savent attendre, avec ancrée au coeur une ferme espérance, tout vient à point un jour.

"S'il y a jamais eu dans l'histoire du Canada une période où la sûreté de la domination britannique eût exigé la suppression directe ou indirecte du français, c'est assurément celle qui suivit immédiatement la reddition de ce pays à la Grande-Bretagne. Et il est pour le moins étrange de voir aujourd'hui mettre en avant la théorie qu'une politique jugée prudente et sûre il y a cent cinquante ans est devenue dangereuse. Le tolle actuel contre la langue française est absolument injustifiable; et toute l'histoire de l'empire tend à prouver qu'il est sage et utile de donner les plus grandes facilités d'apprendre et d'employer toutes les langues auxquelles les citoyens de cet empire sont attachés.

L'exemple du Sud-Africain est le plus récent; et l'Empire a déjà récolté les fruits du règlement intelligent et généreux d'une triple question de races, de langues et d'écoles dans cette nouvelle et vaste possession anglaise. Mais l'Afrique-Sud n'est pas le pays où les hommes d'Etat anglais ont appris que c'était une folie d'essayer de faire des Anglais avec des gens d'autres races. Ils ont appris cette leçon en Ecosse, en Irlande et au pays de Galles; on y est encore Ecossais, Irlandais et Gallois; et les hommes d'Etat ont depuis longtemps mis de côté la prétention qu'ils ne sont pas tels parce qu'ils sont passés à la Couronne anglaise.

L'Ecosse n'a pas abandonné sa langue et elle la réintroduit dans ses écoles aussi vite qu'elle le peut. Un million de citoyens parlent encore le gallois, et l'enseignement de cette langue est courant dans les écoles populaires. L'Irlande compte, elle aussi, un million de citoyens parlant le gaëlique, qu'elle fait enseigner dans les trois-quarts de ses écoles primaires et dans ses nombreux collèges.

Ces exemples, et celui plus récent de l'Union du Sud-Africain devraient suffire pour faire évanouir le spectre qui hante les rêves de tant de personnes bien intentionnées au Canada. Si l'on veut faire d'un homme un citoyen mauvais et dangereux, on n'a qu'à tenter de changer sa nationalité contre son gré, et de lui enlever directement ou indirectement, la langue de ses aïeux.

Si la langue anglaise a une place si importante aujourd'hui dans le monde, elle ne doit rien de son succès à la politique étroite de ceux qui ont toujours été prêts à l'imposer aux autres soit directement, soit encore indirectement, en leur refusant l'avantage d'apprendre leur propre langue à l'école.

Les meilleurs hommes d'Etat, les plus habiles et les plus sages ont depuis longtemps reconnu cette vérité et rejeté la politique vaine qui consiste à tenter d'imposer la langue anglaise, préférant la laisser faire son chemin par ses propres mérites et par la force des circonstances.

Ce n'est pourtant pas en cette année 1915 qu'on devrait chercher à ressusciter au Canada ou dans une province quelconque du Canada, une politique repoussée partout ailleurs dans l'Empire par les gouvernements de Sa Majesté. Si la première année de guerre n'a pas suffi pour éclairer certaines intelligences en matière de races et de langues, c'est qu'elles sont bien fermées. La Belgique est un pays bilingue, mais personne n'a eu à déplorer de rupture dans l'unité belge ni de défauts de civisme. A l'avenir, lorsqu'on voudra donner un exemple typique d'esprit civique et de haut patriotisme, le premier mot qui viendra sur les lèvres sera le nom de la Belgique.

Mais les deux langues en Belgique étaient en bonnes relations et les peuples qui les parlent également. Rien n'empêche qu'il en soit de même au Canada pour deux ou plusieurs langues. Si nos préjugés cessaient d'éveiller dans nos esprits des craintes sans fondement, 90 p. c. de toutes les questions de races et de langues seraient réglées sans appel."

LE COUP DE FORCE D'OTTAWA

A travers le "scrap of paper"

(Le **Devoir**)

Désireux de ne point gêner les négociations qui se poursuivaient à Ottawa autour de la question bilingue, nous nous sommes abstenus ces dernières semaines de revenir sur le débat, comme nous l'avions fait l'automne dernier pendant les négociations poursuivies par M. L.-P. Pelletier, aujourd'hui juge de la Cour d'Appel. Mais, devant les incidents qui se sont produits samedi et hier, cette réserve ne serait plus de mise.

Ces incidents, notre correspondant d'Ottawa les résume dans une dépêche que l'on trouvera en dernière page. Mais il peut être utile de compléter son récit par les notes des journaux anglais d'Ottawa et de Montréal et de rappeler les origines et la portée du conflit qui vient d'entrer dans une phase nouvelle.

Ce sera l'affaire de quelques paragraphes que nous ferons aussi brefs que possible.

* * *

La lettre de M. le sénateur Landry, dont le **Devoir** donnait hier un substantiel résumé, suffirait à prouver que les chefs de la minorité étaient disposés à aller aussi loin que possible, dans la voie des concessions honorables, pour amener un règlement, ou tout au moins un **modus vivendi** temporaire. Ils ne demandaient qu'à ne pas compromettre les intérêts sacrés dont ils sont les gardiens.

Les négociations n'étaient pas rompues le 30 septembre, a écrit M. Landry, elles ne l'étaient probablement pas davantage le 2 octobre, lorsque les membres de la Commission scolaire gouvernementale sont allés demander à M. le juge Riddell, de Toronto, un ordre interdisant aux commissaires élus par le peuple, à leur secrétaire et à deux jeunes institutrices, Mesdemoiselles Diane et Béatrice Desloges, d'avoir quoi que ce soit à faire avec les écoles catholiques d'Ottawa.

Cet ordre a été émis, sous réserve du droit d'appel des intéressés: il vaut pour jusqu'au jour où la question sera traitée au mérite. L'injonction intérimaire atteignait plus spécifiquement Mlles Desloges, puisqu'elle leur interdisait, non seulement d'enseigner dans les écoles catholiques de la ville, mais d'y pénétrer.

D'après le récit du **Free Press**, l'injonction a été signifiée aux deux jeunes institutrices à l'école Guigues hier matin. Elles ont continué de faire leur classe. M. Doyle, secrétaire de la commission gouvernementale, s'est présenté avec les institutrices qu'il prétendait installer à leur place, mais voyant que Mlles Desloges continuaient leur classe, tous se sont retirés.

On se demandait ce qui se passerait l'après-midi: ce fut très simple. Sur l'avis, suppose-t-on, de leur avocat, M. le sénateur Belcourt, Mlles Desloges s'abstinrent de retourner à l'école Guigues. Les employées de la Commission gouvernementale prirent leur place, mais les élèves, constatant le changement, retournèrent chez eux en chantant. Ils obéissaient, dit le correspondant de la **Gazette**, aux ordres de leurs parents, et les institutrices de la Commission gouvernementale restèrent en face des pupitres et des banquettes vides.

Ce matin, les choses sont entrées dans une autre phase. Mlles Desloges ont ouvert leurs classes dans la chapelle de la rue Murray, près de l'école Guigues et leurs élèves les y ont suivies. Pendant ce temps, les institutrices de la Commission gouvernementale ont voulu occuper les anciennes classes de Mlles Desloges à l'école Guigues, mais un groupe de contribuables leur en a péremptoirement interdit l'accès, déclarant que l'école n'appartient point au gouvernement, mais aux contribuables. Quelques heures plus tard, les institutrices gouvernementales venaient, sous la protection de la police, occuper les classes vides.

Et voilà, à l'heure où nous écrivons, où paraissent en être les choses. Du côté de la minorité, il y aura probablement de nouvelles procédures judiciaires. Essaiera-t-on, du côté gouvernemental, de mettre en cause d'autres institutrices? C'est le secret de demain.

La **Gazette** a publié hier et ce matin des dépêches d'Ottawa qui trahissent, à ce propos, un assez curieux état d'esprit. Hier matin, on parlait de mettre à la porte des écoles tous les instituteurs qui ne s'engageraient pas à observer tous les règlements du ministère de l'Instruction publique et on annonçait que la manoeuvre de samedi servirait d'avertissement à ceux dont les sympathies pourraient les entrainer à servir les plans de la commission élue. On ajoutait que la Commission gouvernementale n'aurait probablement pas de difficultés à faire observer les règlements. Ce matin, le ton est différent. Le correspondant dit que vingt-cinq instituteurs sont, paraît-il, prêts à suivre l'exemple de Mlles Desloges, avec l'appui des parents et que, si l'on en vient là, des classes libres seront ouvertes à travers toute la ville. Il paraît beaucoup moins sûr de l'effet de "l'avertissement".

* * *

Mais l'étendue du conflit n'en change pas la nature. Et c'est celle-ci qui lui donne son véritable caractère.

Le correspondant de la **Gazette** établit une sorte d'opposition entre les **qualified** et les **bilingual teachers**, qui pourrait faire croire au lecteur non-averti que nos compatriotes veulent maintenir, dans leurs écoles des instituteurs incompétents. Notre correspondant nous télégraphie que Mlles Desloges, qui ont déjà enseigné quatre ans dans les écoles ontariennes, sont d'excellentes institutrices et il ne faut pas oublier que, dans l'Ontario, les choses ne se passent pas comme chez nous. On y a refusé des permis d'enseigner à des professeurs d'expérience, qui avaient passé d'excellents examens, pour l'unique raison qu'ils ne voulaient pas s'engager à faire observer l'odieux règlement XVII.

Le noeud de la difficulté n'est pas dans la compétence des institutrices. L'incident d'hier se rattache essentiellement au conflit de juridiction entre les deux commissions, né lui-même de la tentative faite par le gouvernement d'appliquer par la force le règlement XVII.

La majorité des commissaires élus, fidèle au mandat des pères de famille, n'a pas voulu servir d'instrument au gouvernement pour dénationaliser les petits Canadiens-français.

Pour briser cette résistance, le gouvernement ontarien, déchirant la Constitution comme un vulgaire **scrap of paper**, a prétendu substituer à la commission élue par les contribuables une commission nommée par lui. Il a prétendu, par l'entremise de cette commission, disposer à son gré de l'argent des contribuables et s'en servir pour dénationaliser leurs enfants.

Les commissaires élus n'ont pas voulu s'incliner devant ce coup de force; ils ont maintenu leur droit et celui de leurs mandants.

* * *

L'aventure de samedi n'est qu'un incident du conflit; mais c'est un incident qui peut être gros de conséquences.

Le **Droit** terminait hier par les paroles suivantes son premier-Ottawa:

"**Malgré le nombre et la puissance de nos ennemis, il ne nous reste qu'une chose à faire, continuer la résistance envers et contre tout; rester maitres de nos enfants et de nos écoles, et compter sur la protection de Celui qui a dit**: Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice."

Nous n'ajouterons qu'un mot: Demain comme hier, et comme aujourd'hui, nos compatriotes de là-bas nous trouveront à leurs côtés, prêts à les aider dans la pleine mesure de nos forces. Leur cause est liée aux plus hauts intérêts de notre pays.

Omer Héroux.

AU CHAMP D'HONNEUR

Les lecteurs de la **Liberté** ont déjà fait connaissance avec les jeunes soldats Kern. D'origine lorraine, ils étaient trois frères: Eugène, Lucien et Aimé, bien unis dans le dévouement à leur mère déjà âgée et veuve, ils avaient fait d'importantes entreprises dans lesquelles ils avaient placé toutes leurs espérances d'avenir. Lorsque la guerre éclata, ils s'empressèrent de répondre à l'appel de leur mère-patrie. Confiant à la garde de Dieu leur mère, qui allait rester seule, mais dont le coeur était vaillant, ils partirent tous trois pour aller mettre leur courage au service de la France et lui donner au besoin leur sang. Tous trois ont aujourd'hui versé leur sang pour elle.

L'aîné, Eugène, d'un caractère très généreux, avait fait son service militaire avant de venir au Canada. Il demande à être enrôlé dans un corps d'armée régulière et à partir sur le front. Mais dès le mois de mars, après les combats sanglants de Mesnil-les-Hurlus, il fut noté comme disparu. Des recherches faites ont eu pour résultat d'apprendre aux siens qu'il était tombé, victime d'un terrible bombardement de nuit dans les tranchées, et qu'on n'avait pu retrouver son corps.

Le plus jeune, Aimé, fut bientôt après grièvement blessé par une balle, qui lui traversa le corps de part en part, y produisant de terribles déchirures. Il ne put être transporté à l'hôpital que 12 jours après qu'il fut tombé sur les champs de bataille, et dut subir plusieurs très douloureuses et dangereuses opérations. C'est lui-même qui, en annonçant à sa mère le succès de sa dernière opération, lui faisait connaître en même temps qu'à son tour Lucien venait d'être atteint de 3 blessures.

Sur le front depuis 10 mois, dans les régions du Nord de la France, Lucien avait passé entre autre par les sanglants combats de Notre-Dame de Lorette, et il avait été plusieurs fois protégé comme miraculeusement. Il avait demandé depuis et obtenu de faire partie de la section de mitrailleuses dont il avait remarqué le bon ouvrage, et il venait de retourner au front avec sa nouvelle arme, lorsqu'il fut blessé. Voici en quels termes il l'écrit à sa généreuse mère.

Hôpital des Noeux,
dimanche 12 sept. 1915.

Ma chère bonne maman,

Voilà depuis lundi au soir que je suis couché sur un lit d'hôpital. Je suis blessé; heureusement pas gravement. Lundi soir à 9 heures une détonation terrible, un éclair entouré de fumée, des cris d'agonie, de douleur. Je fus atteint de 3 éclats d'un obus qui avait éclaté sur nos têtes. J'ai une blessure à la tête, une assez forte blessure à la main gauche qui a fait un vilain trou; c'est cette blessure qui me fait le plus souffrir, et puis, une blessure à la jambe, à hauteur du soulier, pas grave non plus. Marie, dans sa divine bonté, a eu pitié de moi, car quoique douloureuses, les blessures ne sont pas graves. Donc inutile de vous tourmenter à mon sujet; j'en ai pour 3 ou 4 mois et voilà tout. Dieu soit béni! J'ai souffert et fait un rempart de mon corps à la patrie contre le Boche pendant 10 mois, et aujourd'hui je verse mon sang pour la France, en expiation de ses offenses envers Dieu. Donc, maman chérie, tous vos trois fils ont versé leur sang pour le pays. Gloire à vous! J'ai beaucoup perdu de sang, surtout par la tête, le sang ruisselait partout, dans mes yeux, dans la barbe, la bouche, les épaules. C'était comme le divin Jésus couronné d'épines.

Enfin, cela ne va pas trop mal; la preuve, c'est que je vous écris, mais pas bien long, car cela me fatigue. Mais rassurez-vous! Dieu veille et Marie me garde. Je vous écrirai plus longuement et vous donnerai les détails. Je suis bien soigné et bien nourri; consolez-vous.

Je vous aime et vous embrasse bien fort, ainsi que Marguerite et Georges,

Votre fils,
Lucien Kern.

* * *

Notre contingent de réservistes continu à avoir ses épreuves et ses honneurs. Maurice Constantin, qui du grande de caporal est passé à celui de sous-lieutenant arboré maintenant sur sa poitrine à côté de la médaille militaire, la croix de guerre.

Jos. Eliot lui aussi a mérité la croix de guerre. Philippe de Rocquigny a ajouté à son grade d'adjudant une bonne citation à l'ordre du jour et la croix de guerre.

Mais par ailleurs un autre nom est venu s'ajouter à la liste des morts au champ d'honneur, celui d'un jeune homme qui a fait un court séjour à Saint-Claude, mais y a laissé une excellente impression. Frappé d'un éclat d'obus dans l'abdomen, le 1er juin, Henri Levêque est mort en brave et en bon catholique, refusant des secours qui auraient exposé ses camarades il s'est rendu seul au poste de secours, et a eu le temps de griffonner pour sa mère, ces quelques mots: "Adieu, ma mère, si je meurs c'est pour la France", et il expira. Son corps repose au cimetière d'Acheux (Somme).

A DROITE ET A GAUCHE

"Les morts se battent"! Seuls les Allemands pouvaient trouver cela. C'est bien la seule conclusion qui se dégage des communiqués allemands depuis le début de la guerre touchant les pertes des Russes. D'après les chiffres allemands, il y aurait eu jusqu'à ce jour 6,166,750 Russes hors de combat, tués ou blessés.

Or, à la Douma, le général Polianof a parlé officiellement d'un total de 5,060,000 soldats russes mobilisés durant la guerre. Les Austro-Allemands ont donc réalisé ce miracle de tuer, blesser ou faire prisonniers 1,100,000 Russes de plus que le tsar n'en a encore en sous les armes.

Hein! Tartarin, ça t'en bouche un coin.

* * *

La mort du ministre d'Etat belge Huysmans, chassé de son pays par l'invasion allemande, est d'une grandeur toute tragique. Les souffrances de sa patrie l'ont tué; son coeur s'est brisé sous la douleur. En conformité avec le voeu de son testament: "Je demande à être enterré dans cette terre de France que j'ai tant aimée. Une croix sera placée sur ma tombe." M. Huysmans a été enterré en terre française.

* * *

Pour la première fois et à l'encontre de la thèse officielle soutenue par les gouvernements de l'Allemagne et de l'Autriche, un journal autrichien, la **Reichspost**, avoue que c'est l'Allemagne qui a provoqué la guerre "parce que l'Angleterre tendait à une politique qui eut isolé l'Allemagne."

* * *

On vient de jeter un cri d'alarme dans toute l'Angleterre. D'après de récentes statistiques que le directeur général de l'état civil publie à la fin de chaque trimestre, la population de la Grande-Bretagne serait en voie de décroissance. Jamais l'on n'a vu un aussi bas taux de naissances. Il n'y a rien d'étonnant à cela. N'a-t-on pas vu l'an dernier affirmer froidement par un grand médecin de Londres dans l'une des plus importantes revues anglaises que tout homme a le droit et le devoir de limiter les générations à venir.

BIBLIOGRAPHIE

Le Parler Français, Bulletin de la Société du Parler français au Canada. Couronné par l'Académie française. Organe officiel du Somité permanent de la Langue française.

Sommaire

Croquis canadiens: **Maison neuve et vieux meubles (poésie)**, Arthur Lacasse, ptre.

Notre patriotisme littéraire en 1860, Camille Roy, ptre.

Abonnements. — Le Trésorier.

Vocabulaire français anglais du jeu de Barrette (Football), Alf. Verreault.

Les chants du terroir: La Terre jalouse de son Fils, Albert Ferland.

Poèmes de la guerre: Deux zouaves. — L'aveugle, Gustave Zidler.

Revues et journaux, X.

Les livres, A. R.

Au service des intérêts français: Tableau d'honneur des Lauréates et Lauréats du Parler français en 1915, A. D.

Lexique canadien-français (suite), Le Comité du Glossaire.

Parlons mieux, Etienne Blanchard, p.s.s.

Rédaction et administration: **La Société du Parler français au Canada**, Université Laval, Québec. Abonnement: Deux piastres par an; au numéro, 20 sous.

LE COIN DES DAMES

On nous accuse souvent nous femmes, de rtop parler, parfois à tort et à travers. Je veux bien avouer que nous aimons à parler et pour celles qui n'ont pas d'avantages extérieurs (je veux dire la beauté), celles-là devraient cultiver la parole, car la beauté plait aux yeux et séduit les sens, mais la parole va droit au coeur. Oui! toutes les femmes ne sont pas également douées, mais toutes peuvent être aimables, et l'amabilité vaut bien la beauté, je vous assure.............. car les charmes extérieurs se détachent un à un comme les feuilles quittent les branches au premier approche de l'hiver.

Exerçons-nous donc à bien parler. Une bonne parole, un mot sympathique, consolant, mais c'est la plus délicieuse musique qu'une âme souffrante puisse entendre. Rien n'est mélodieux comme la voix d'une femme quand elle vient d'une belle âme.

Sachez user de votre parole, vous qui l'avez douce! Que de haines disparaîtront sous la lumière de votre langage sympathique et tendre. Une bonne parole a toujours sa récompense ici-bas par le bonheur qu'on donne aux autres. Cette joie suave d'avoir mis un peu de baume sur cette plaie du coeur d'une pauvre âme en peine produit en nous une paix, une joie que rien ne peut effacer. Ces bonnes paroles ne coûtent rien, ne demandent pas d'efforts, mais font tant de bien. Donnons donc gaiement ce qu'on nous prête si aisément, ce don si précieux de faire comprendre nos pensées.

La bonne parole n'est pas difficile à dire; donnons-la dans toute sa plénitude.

Il n'appartient pas à toutes les femmes de faire de grands et bons discours comme Mme McClung, qui sur ce rapport semble avoir un talent et une vocation toute particulière, mais notre champ d'action n'étant pas aussi vaste, nous pouvons quand même exercer **nos petits talents de jaseuse** à faire du bien autour de nous et n'ouvrons la bouche que pour consoler, encourager et admirer.

Une bonne parole! c'est ce qui désarme le mieux les hommes, surtout si ces paroles portent avec elles ce cachet de douceur et de bienveillance que la femme sait communiquer à tout ce qui procède de son âme. Un mot sympathique! c'est comme un rayon de soleil qui entre dans l'épreuve. Il n'y a pas de vie sans deuil et sans larmes. Regardons autour de nous et allons offrir à ceux qui sont éprouvés, la douce consolation de notre parole.

Ainsi, cultivons la douceur, la sincérité, la sympathie dans nos conversations et on pourra dire de nous: "Elles parlent beaucoup, mais elles parlent si bien!"

GERTRUDE.

QUESTIONS ENFANTINES

Le proverbe anglais "Laugh and grow fat" trouve son application chez les grandes personnes comme chez les enfants. Le **rire** est presque nécessaire à la santé des petits. Vous verrez un enfant qui rit, ordinairement bien portant, même gros et gras, sa respiration régulière, son sommeil paisible et ses traits détendus. Les natures délicates, frêles et maladives ne rient jamais, ce qui rend l'enfant langoureux, triste et porté à la mélancolie. Dans ce cas, il faut cultiver le rire et savoir faire rire, car il dilate le coeur, repose l'esprit et nourrit l'organisme.

Cependant, il ne faut pas pousser le rire à l'excès chez l'enfant qui loin d'en retirer du bien-être deviendra nerveux, agité et maussade. Il y a des natures d'enfant naturellement rieuses; alors chez eux le danger n'existe pas. Nous avons remarqué qu'il est plus facile à un enfant d'en faire rire un autre, si nous ne pouvons nous-même réussir; alors employons ce moyen, mais en le surveillant de près.

Un foyer morne, sans attrait, des humeurs maussades, grondeuses, de cris violents, sont de nature à chassez le rire chez l'enfant. Quand la maison est bien rangée, qu'une propreté non relative y règne, que l'arrangement des bibelots soit fait pour l'embellir, le coup d'oeil porte à la gaieté, à l'humeur généreuse et à la communication d'idées, de pensées faites de gaieté. Pour arriver à cet heureux résultat, il faut parfois des sacrifices de la part de la mère. Il lui en coûtera souvent de paraître gaie: les inquiétudes, les angoisses et les soucis occupant souvent une large place dans son coeur. Mais comme elle est la reine du foyer, il lui faut faire rayonner autour d'elle la joie et la gaieté, qui se communiquera bien vite à tout son entourage. Le père y puisera de nouvelles forces, les enfants une joie sans pareille. Oui, une famille est heureuse lorsque tous sont de bonne humeur!

Il est donc de notre devoir, à nous mères de familles, de jeter la note gaie dans le foyer. Que tout autour de nous se ressente de cette gaieté; que nos paroles, nos actions rayonnent de gaieté; que notre intérieur, tout modeste qu'il soit, porte un cachet de bonheur; que tout enfin soit comme imprégné de gaieté.

Gertrude.

DE LA MODE

Toute femme a le droit de s'habiller aussi élégamment que possible, pourvu qu'elle n'en fasse pas le principe de sa vie. Naturellement, les modes ne vont pas à tout le monde et la femme qui a un peu d'embonpoint ne devrait pas se parer de couleurs voyantes, non plus endosser des robes inspirées pour des personnes sveltes.

La femme avec un gros bras ne devrait jamais adopter les manches serrées, quand bien même ce serait le dernier cri de la mode.

* * *

Le col "Pierrot" relève et donne un chic tout spécial à un costume. Il est fait souvent de tulle (3/4 de verge est suffisant) de la même nuance que le costume, et remplace avec grâce le tour de cou de fourrure qui parfois est trop lourd pour les belles journées ensoleillées d'automne. Un noeud de ruban lui donne un cachet d'élégance.

* * *

La robe à bretelles est très pratique et très recherchée. Un des avantages de cette robe, c'est qu'elle permet de porter les blouses blanches qui nous restent de l'été, même quand ces blouses sont usagées.

* * *

Remarqué une jolie robe pour pour jeune fille, en drap écossais, dans tous les blancs et noirs. Ceinture de satin noir terminée derrière sous deux longs pans -- col de toile blanche.

* * *

Les manteaux pour fillettes possèdent comme ceux de leurs aînées les lignes exigées par la mode. Beaucoup ont la taille empire et les plis à la partie inférieure leur donnent un certain chic.

* * *

Pour les petits garçons, remarqué un costume aussi élégant que pratique: la blouse est lacée et se glisse par-dessus la tête. Les pantalons sont droits. La façon de ce costume n'offre aucune difficulté. Parmi les tissus à employer nous citons: la serge, le cheviote et le tweed.

* * *

Un autre joli costume qui ira à ravir à un tout petit garçon est composé d'un corsage uni, d'un col et de poignets munis de revers. Les pantalons droits sont joints à des bretelles de même drap que les pantalons. On peut employer, et avec succès, de la fine serge blanche pour le corsage.

RECETTES

Pouding au pain

Ingrédients: 1 chopine de croûtes de pain; 1 pinte de lait; 3 oeufs; 1 tasse de sucre; essence au goût.

Préparation: Faites bouillir le lait et jetez-le sur les croûtes de pain. Ajoutez les jaunes d'oeufs battus avec le sucre et de l'essence au goût. Faites cuire au four pendant une demie-heure. Retirez du four et mettez de la gelée dessus, ainsi que les blancs d'oeufs battus en neige. Remettez au four pour faire brunir un peu.

C. D.

* * *

Pouding au Tapioca

Ingrédients: 1 pinte de lait; 2 cuillerées à soupe de tapioca; 3 cuillerées à soupe de coco (cocoanut); 3 oeufs; 1 tasse de sucre.

Préparation: Faites bouillir le lait. Ajoutez le tapioca ainsi que le coco râpé (cocoanut) et le sucre. Battez les jaunes d'oeufs et ajoutez au tapioca., Faites cuire dans un fourneau bien chaud quelques minutes. Puis couvrez avec les blancs d'oeufs bien battus et remettez au four pour brunir.

C. D.

* * *

Gâteau délicat

Ingrédients: 1 tasse de sucre; 1/2 de beurre; 4 blancs d'oeufs; 1/2 tasse de lait; 2 tasses de farine; 2 cuillerées à dessert de poudre à pâte.

Préparation: Défaites complètement le beurre et le sucre ensemble, ajoutez les blancs d'oeufs battus en neige, puis le lait. Sassez la farine et la poudre ensemble et ajoutez au reste. Faites cuire dans un fourneau modérément chaud un peu plus de trente minutes.

Préparation pour le gâteau ci-dessus: Mélangez bien un morceau de beurre gros comme un oeuf avec assez de sucre en poudre jusqu'à uniformité. Parsemez de noix hachées.

Jacqueline des Erables.

LA PHYSIONOMIE DES MAISONS

Les maisons ont leur physionomie. Oui, chacune d'elles a, malgré son uniformité, un air particulier qu'elle emprunte aux personnes qui l'habitent qui la caractérisent spécialement.

Je ne parle pas de ces demeures où les habitants ne font que passer, sans avoir le temps de leur communiquer leurs habitudes et leurs goûts, mais de celles où l'on est installé pour tout de bon, où l'on s'est fait un bon chez soi, aussi durable que possible.

J'aime souvent à les interroger, ces façades silencieuses, et si expressives pourtant; dans mes longues promenades nocturnes, j'en vois d'innombrables passer devant moi, et pas une ne me tient le même langage.

Il y en a de graves et d'austères, qui dressent leur mine grise et froide au bord du chemin.

Celles-là n'ont pas d'enfants pour les égayer, pas de blonde jeunesse pour dorer d'un rayon de printemps cette apparence terne et sombre.

Les rideaux, devant les fenêtres, sont épais et lourds; comme il doit faire sombre et froid là-dedans! Ce sont des vieux qui l'habitent, sans doute; non pas ces petits vieux aimables et bons qui s'entourent de petits enfants et dont le coeur déborde de douceur et de tendresse, mais une vieillesse pleine d'amertume, aigrie par les contrariétés et les soucis.

Leur nature altière ne s'est pas amollie aux flottements continuels d'une longue vie, et ces traits rigides et durs se détendent rarement dans un sourire.

Non, je ne voudrais pas habiter ces demeures, toutes somptueuses qu'elles sont, et je presse le pas, quand il m'arrive de passer devant elles.

N'avez-vous jamais remarqué comme certaines atmosphères de salon pèsent sur nous comme un manteau de glace?

On ne sait pourqoui, car rien de ce qui vous entoure ne paraît provoquer pareille sensation; mais vous n'êtes pas plutôt entré qu'une tristesse, un spleen affreux s'empare de vous et ne vous lâche qu'à la sortie.

On dirait que l'ennui y suinte sur tous les murs. Sans s'en apercevoir, on n'y aborde que des sujets tristes, et la conversation prend de ces tons demi-bas qu'on emprunte aux veillées des morts.

Aussi c'est avec un soupir de soulagement que nous nous retrouvons dans la rue, respirant l'air libre et pur du dehors et délivrés d'un poids oppressant.

Mais poursuivons notre promenade, il fait si beau! Voyons ce que racontent ces blocs de pierre sur notre passage.

Ceux-ci nous parlent d'une vie domestique, tranquille et paisible, dont rien n'est venu bouleverser le cours.

On sent que, dans cet intérieur, tout est uniforme et réglé comme le balancier de la pendule, qui va et vient sur la cheminée de marbre. Pour vous qui aimez le mouvement, le bruit, ces jours s'écoulant ainsi entre quatre murs seraient par trop monotones. Cependant, c'est ce qui met dans l'âme la plus douce quiétude et c'est ce qui prévient les rides et les cheveux blancs. Est-ce bien le bonheur? Qui sait! car si les murs laissent pressentir ce qui se passe derrière eux, ils ont aussi plus d'un secret qu'ils savent garder. Qui peut nous dire les drames intimes, les tempêtes effroyables qu'ils dérobent à nos yeux.

J'y pense souvent avec un frisson de terreur, en contemplant ces pierres, témoins de tant d'événements.

Quelquefois, malgré eux, ces murailles nous donnent l'intuition secrète des malheurs qu'elles abritent, et plus d'une fois l'on s'est dit, en détournant les yeux d'un de ces sinistres réduits: Plutôt la plus pauvre des chaumières que ces lambris dorés, marqués au sceau d'une implacable fatalité!...

Ce sont souvent de plus humbles habitations qui nous suggèrent l'idée du bonheur. Celles-là ne sont point écrasées du poids imposant de leur grandeur, et plaisent simplement par leur gentillesse et cet air de confort qui charme et séduit.

J'aime à les voir à l'heure du soir, quand la lumière des lampes, discrètement voilées, fait rougeoyer les vitres et répand un air de gaieté, réjouissant jusqu'aux piétons attardés qui regagnent leur domicile.

J'aime à me figurer cet intérieur charmant, à l'orner de jolis tableaux, de tentures gracieuses, de bibelots élégants; je vois, dans mon esprit, le feu de grille qui jette ses reflets lumineux sur les murs, et les bons fauteuils qu'on a roulés autour des petites tables chargées de livres et des journaux du soir... je me plais surtout à peupler ces lieux de coeurs qui s'aiment, et je me prends à rêver que le bonheur ne peut déserter un nid aussi moelleux que celui-là...

C'est ainsi que l'on va flânant, interrogeant chaque chose, chaque figure nouvelle, qui toujours vous diront quelque histoire. Vous l'avez remarqué comme moi, n'est-ce pas, on a souvent de ces sympathies inconscientes qui nous attachent à ceci plutôt qu'à cela, à telle personne plutôt qu'à telle autre, sans cause apparente ou sans motif raisonné.

Chaque fois que je visite la ville, il m'arrive de faire un détour pour mettre sur mon chemin certain petit logis de briques rouges, dont les fenêtres sont garnies des plus frais rideaux imaginables. Ce ne sont pas des rideaux de riches dentelles, des tissus d'un dessin artistique, mais tout simplement une mousseline chaste et blanche comme la neige, avec de petits pois emprisonnés dans la gaze transparente.

Ils retombent légers et gracieux, attachés de chaque côté par un noeud de ruban. Tout cela est si sensible, si peu prétentieux et pourtant si joli que rien qu'à le voir l'esprit en conserve une agréable impression.

...C'est une femme — jeune fille ou jeune épousée — qui a su choisir cette mousseline et la poser avec tant de grâce; je devine ses doigts de fée dans chacun de ses plis et son goût à la fois relevé et délicat. Sur l'appui de la fenêtre, des plantes vertes s'étalent et grandissent au soleil; cela forme un coin charmant plein de printemps et de lumière, qui évoque les plus agréables pensées.

Qui est-elle, la fée gracieuse qui sait donner tant de charme à son humble maisonnette? Est-elle brune ou blonde? rieuse ou pensive? petite ou grande? laide ou jolie? Je n'en sais rien et ne veux rien savoir, aimant mieux poursuivre mon rêve que de m'exposer à être déçu par la réalité...

AUTOUR DU MARIAGE

—Tu viens de la ville, Jos?

—Oui, Monsieur le curé. Même que j'en ai appris de belles!

—Que se passe-t-il donc? Le gouvernement serait- il en péril? Les élections provinciales...

—C'est plus grave que ça: il s'agit du mariage.

—Alors les filles de Montréal se mettent en grève? Je connais bien des garçons qui vont en faire une grimace.

—Oh! c'est sérieux, allez, Monsieur le curé. On ne parle que des prétentions du Pape sur le mariage. Tenez, pas plus tard que ce matin, une grosse dame disait devant moi, en plein tramway: "Si le Pape continue de **bouleverser** ainsi la religion, on ne s'y reconnaîtra bientôt plus. Les protestants en sont scandalisés, indignés: il y a de quoi! Heureusement que nos députés et nos juges songent à mettre le Pape à sa place et à lui apprendre à se mêler de ses affaires." Si vous aviez vu comme elle était montée, cette créature!

—Mon cher Jos., cette mère de l'Eglise faisait sans doute allusion au décret récemment publié par Pie X et qui commence par ces mots: **Ne temere?**

—Peut-être bien, Monsieur le curé; mais je n'oserais l'affirmer; car je ne connais pas beaucoup ce **Ne temere,** vu que sur notre terre, il y avait trop de souches à déraciner, pour que mon défunt vieux père me payât le luxe d'aller étudier le latin en ville.

Mais de fait, cela me revient à présent; je crois bien avoir entendu dire que c'est **Ne temere** qui brouille tout.

—Sais-tu bien ce que le Pape ordonne dans ce décret?

—Non, mais j'imagine que ce doit être passablement corsé, puisque les hommes s'y intéressent quasiment autant qu'à la politique et que les femmes en oublient leur chapeau de printemps.

—Ainsi tu ignores ce que le Saint-Père ordonne par le **Ne temere?**

—Oui, tout à fait.

—Alors tu en sais juste aussi long que les trois-quarts de ceux qui en parlent et le critiquent.

—Oh! Monsieur le curé!

—Ca t'étonne, hein? Et cependant c'est comme ça. Penses-tu que ces dames et ces messieurs, pour critiquer et condamner le document du Pape, vont d'abord se donner la peine de le lire? Allons donc! C'est bien assez d'avoir à souffrir les sermons du dimanche, qu'on arrive pas toujours à esquiver. La vie est trop courte pour lire ces choses-là, et puis c'est trop sérieux! D'ailleurs n'a-t-on pas les journaux pour se renseigner? Ceux-ci provoquent des interviews sur le décret du Saint-Père; ils servent à leurs lecteurs, avec un grand accompagnement de photographies, les appréciations d'électriciens, d'agents d'immeubles, de pharmaciens, ou de députés. L'opinion de ces modernes pères de l'Eglise devient l'opinion des lecteurs, elle fait loi.

Ou bien, si l'on veut être encore plus **up to date,** on achète un journal protestant. Et ses appréciations sont accueillies par nos dames et nos messieurs catholiques avec la déférence qu'on refuse au Pape. Et voilà où nous en sommes! Pauvre pape! pauvres catholiques surtout!

Mais toi, Jos., tu n'es pas homme à juger sans te renseigner. Veux-tu donc savoir au juste ce que le Saint-Père prescrit par son décret?

—Oh! avec plaisir, Monsieur le curé.

—Alors, le voici en deux mots: **Pour qu'il soit vraiment marié, tout catholique doit se marier devant son curé, ou son évêque, ou un prêtre délégué par l'un d'eux et devant deux témoins.**

—C'est tout ça?... Mais alors, il y a belle lurette que je le savais. Mon curé m'avait déjà dit la chose, quand je **marchais** au catéchisme.

—Toi, tu le savais; mais il y a des gens, qui se croient bien plus savants que toi, et qui ne le savent pas encore; il y a des députés, des juges et des journalistes qui l'ont oublié, si jamais ils l'ont su. Pie X a voulu le leur rappeler. Et comme tous les orgueilleux, ils supportent mal la leçon: ils crient.

Peut-être as-tu entendu parler de Mgr de Saint-Valier, évêque de Québec? Deux cents ans avant que Pie X devint pape, voici ce qu'il écrivait dans le rituel publié par ses soins, en 1703.

Le saint Concile de Trente a déclaré expressément nuls et invalides les mariages qui se font hors de la présence du curé et de témoins légitimes. Nous croyons et jugeons très important que les curés donnent connaissance au peuple d'un si salutaire décret que nous avons fait insérer ici.

Le Pape ne fait guère qu'étendre ce décret du Concile de Trente à tous les pays, tout en l'expliquant ou en le modifiant dans les détails. Sa Sainteté ne vise d'ailleurs que les catholiques, et permet aux protestants de se marier devant les ministres.

—Mais alors pourquoi les protestants crient-ils comme si on les écorchait? Pourquoi présentent-ils des suppliques au parlement comme si leurs droits étaient en danger?

—Pourquoi? Je vais te le dire. C'est que des ministres protestants, au lieu de se contenter comme nous, de marier leurs coreligionnaires, ont voulu glaner dans le champ du voisin. Ils ont voulu marier des catholiques et voudraient le faire encore. Mais ils perdent leur temps et leur peine. Les catholiques qu'ils tenteront de marier, ne seront pas mariés.

Un ministre protestant est aussi incapable de marier un catholique que de le confirmer, d'absoudre ses péchés, de lui donner l'extrême-onction ou de dire la messe. Car, vois-tu, le mariage est un sacrement et c'est à l'Eglise qu'il appartient de déterminer les conditions requises pour la validité des sacrements. Pour le mariage d'un catholique, elle exige la présence du curé ou d'un prêtre délégué, sinon, il n'y a pas de contrat. Les députés peuvent faire des lois contraires à cet enseignement, les juges prononcer des arrêts, les ministres protestants réciter tout leur **prayer book,** le garçon jurer à mademoiselle qu'il la prend pour sa légitime épouse; tout cela ne changera rien et le catholique, qui se contentera de ça, se relèvera avec un gros péché sur la conscience, mais pas plus marié après qu'avant. Que veux-tu, le prêtre n'est pas là, et sa présence est indispensable.

—Alors ceux qui se marient devant le ministre font comme la vieille Catherine?

—Je ne la connais pas.

—C'était une bonne créature, mais folle. Elle passait son temps à coudre deux pièces de drap. Du matin au soir, son aiguille allait, courait d'un morceau à l'autre, mais, hélas, sans résultat; les morceaux ne tenaient pas: la vieille Catherine n'avait pas de fil à son aiguille!

—C'est bien ça, mon Jos. L'Eglise seule a le droit d'unir ses enfants, tout catholique qui veut se passer de son ministère perd son temps, fait une folie et n'est pas marié: il coud sans fil.

LES GAZ ASPHYXIANTS

L'opinion d'un soldat allemand sur leur emploi

Les journaux parisiens publient la lettre suivante d'un soldat allemand, qui est intéressante à différents égards:

13 juin 1915.

M. le lieutenant commandant de compagnie Balve, XVe corps de réserve, 30e division de réserve, brigade bavaroise, Ersatz Bataillon 8.

Mon cher Joseph,

Il faut donc que je te parle de la puanteur, car je pense que cela t'intéressera tout particulièrement. Au surplus, c'est là une grossière platitude de notre part, un moyen dont la cruauté dépasse certainement les procédés de l'ennemi.

Si, pour utiliser les gaz, un vent tout particulièrement favorable n'était pas nécessaire, un vent comme on en voit rarement, il n'y aurait plus, depuis longtemps, d'ennemis. Le procédé doit encore être perfectionné, si bien que nous devrons, peut-être, notre victoire finale à la puanteur. Et c'est là ce qu'on appelle la guerre! Le champ d'honneur! O peuple de la puanteur et des penseurs!

Donc, si le moment est favorable (pas trop de vent — et bien dans la direction de l'ennemi), les bombes géantes (environ deux mètres de la forme des bombes à anhydride carbonique), sont ouvertes par ordre, bien entendu, de l'état-major de la puanteur à la tête duquel se trouve placé le docteur Haake.

L'effet est si terrible que les gens, après quelques aspirations, tombent comme des mouches; leurs corps deviennent complètement noirs. Ils perdent la vue, l'ouïe et tombent misérablement par terre. Après un quart d'heure, nos troupes peuvent se promener librement sur le terrain et tout ce qui vit encore reçoit le coup de grâce.

Rodolphe.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



LA VOCATION

Bien des lecteurs, bien des lectrices vont jeter sur ces pages un coup d'oeil de curiosité: car la vocation c'est l'avenir... avec ses secrets, et ses espérances.

Etes-vous destinés à devenir grands-papas ou grand'mamans, à coiffer sainte Catherine, ou à prendre l'habit religieux? Je l'ignore; mais la chose mérite réflexion, car une imprudence peut vous dévoyer pour toujours.

Je me permets de vous offrir quelques considérations; je les écris dans la solitude. De mon ermitage on voit plus clair et on voit plus loin.

Ce qu'est la vocation

Jésus a voulu que son Eglise recrutât ses ministres non plus, comme autrefois, chez un seul peuple, dans une seule tribu, exclusivement vouée au service des autels, mais parmi toutes les familles chrétiennes et chez tous les peuples de la terre. Cependant il s'est réservé de choisir lui-même directement ceux qu'il appellerait à ce ministère divin. C'est là ce que l'on nomme la vocation, l'appel de Dieu. En sorte que Jésus peut dire à tous ses prêtres les paroles qu'il disait autrefois à ses apôtres: "Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui ai fait choix de vous".

A côté des apôtres, et pour donner plus d'étendue à sa charité, Jésus admit aussi un certain nombre de saintes femmes à qui il assigna surtout comme mission de reproduire sous toutes ses formes la charité de son divin Coeur.

• • •

L'Eglise a conservé pieusement cette organisation du Maître. Elle emploie au service des âmes non seulement ses prêtres et ses religieux, mais aussi les congrégations si nombreuses d'hommes et de femmes dévoués qui consacrent leur vie à l'éducation de l'enfance, au soin des malades, à la consolation des malheureux et des pauvres.

Mais là encore, Jésus se réserve le choix des sujets. Ni les désirs d'un coeur généreux, ni les prières d'une pieuse mère ne peuvent suffire pour donner à un homme, à une jeune fille, une vocation religieuse. Il faut l'appel mystérieux du Sauveur, et il le fait quand il lui plaît et à qui il lui plaît.

Avantages pour l'élu

Mais quand cette voix divine se fait entendre au coeur du jeune homme ou de la jeune fille, il faut immédiatement la suivre avec reconnaissance et grande bonne volonté, car elle appelle au plus grand honneur, elle offre la grâce la plus précieuse que l'on puisse ambitionner sur la terre.

Cette voix appelle à la magnifique situation que les apôtres et les saintes femmes occupèrent autrefois auprès de Notre-Seigneur. Elle assure à l'âme, durant la vie entière les grâces les plus nombreuses et les plus puissantes. Une vocation, c'est le lingot d'or, la perle précieuse qu'il faut acheter même en sacrifiant tout le reste. Enfin la vocation donne droit à une place distinguée au ciel, parmi les grands et les nobles de la cour céleste, et cela pour une éternité.

Saint Pierre dit un jour à Notre-Seigneur: "Voilà que nous avons tout quitté et que nous vous avons suivi, que sera-t-il de nous?"

Et Jésus dit...: "Quiconque "aura quitté sa demeure, ou "ses frères, ou ses soeurs, "ou son père, ou sa mère, "ou sa femme, ou ses enfants, ou "ses champs, à cause de mon "nom, recevra le centuple et possèdera la vie éternelle. Or plusieurs qui étaient les derniers "seront les premiers; et plusieurs "qui étaient les premiers seront "les derniers." (Matth. XIX,29.)

Calculez les mérites qu'un bon prêtre, une religieuse fidèle à sa mission, acquièrent pendant vingt ou trente années de vie consacrée au service de Dieu et du prochain. Que de prières, que de communions, que de sacrifices et que de bonnes oeuvres!... et comme un jour les places du ciel seront données selon les mérites acquis sur la terre, quelle magnifique situation n'occuperont pas dans la patrie ceux et celles qui travaillèrent avec le Sauveur et pour le Sauveur.

Conduite des parents

Et cependant, disons-le avec tristesse, des parents chrétiens, veulent bien que leurs enfants soient bons et pieux dans le monde, mais s'ils parlent d'entrer au couvent, alors c'est une peine, une désolation profonde. On dirait vraiment qu'une grande calamité s'est abattue sur la famille, et par tous les moyens imaginables on cherche à ébranler cette vocation et à la ruiner. Ainsi agirent autrefois les parents de François de Sales, de Louis de Gonzague, et d'Alphonse de Liguori: et pourtant c'étaient des parents chrétiens! Que pensent-ils aujourd'hui de leur conduite et de leurs raisonnements humains!

Or, il faut le dire hardiment, dans cette opposition aux vocations religieuses il entre bien souvent des vues toutes humaines, et une recherche secrète de nos propres intérêts plutôt que des intérêts véritables des enfants.

• • •

Eprouver une vocation par un délai raisonnable, afin d'en mieux connaître la solidité, peut être sage quelquefois, mais l'éprouver en exposant le jeune homme ou la jeune fille aux dangers du monde, aux tentations du bal, du théâtre, de la vie libre, n'est-ce pas de propos délibéré, vouloir étouffer la voix divine et exposer l'âme de ses enfants à la mort et à la damnation éternelle.

Combien de vocations véritables ont péri dans cette épreuve insensée! et combien de jeunes gens y laissèrent leur innocence et leur vie chrétienne, au grand regret des parents et à leur tardif désespoir!

Pour nous assurer que la santé de votre fille est robuste, l'enverriez-vous dans une maison où sévirait la petite vérole ou dans un hospice de pestiférés?

• • •

Assez facilement cependant on accepte la vocation ecclésiastique du jeune homme, mais s'il s'agit pour la fille d'entrer au couvent, c'est une autre affaire.

Pourquoi cela, parents chrétiens? Permettez-moi de vous dire franchement les motifs secrets de cette différence de conduite.

Le garçon deviendra prêtre, mais on le reverra encore à la maison. Il pourra aider ses frères et ses soeurs, peut-être même un jour donner asile dans son presbytère à ses vieux parents. Mais la jeune fille une fois entrée au couvent ne reparaîtra plus au foyer domestique. Elle ne sera d'aucun secours à la famille, il va falloir au contraire la pourvoir d'un trousseau et d'une dot. Ce sont là de nouveaux sacrifices qui s'imposent, et voilà pourquoi sa vocation est si mal accueillie à la maison.

• • •

Parents chrétiens, ces vues ne sont-elles pas trop humaines et trop égoïstes? Soyez donc moins à vous-mêmes et davantage aux intérêts spirituels de votre enfant. D'ailleurs vous allez largement profiter vous-mêmes des avantages de cette vocation religieuse. Comptez-vous donc pour rien les prières, les sacrifices, les bonnes oeuvres que votre fille fera au couvent et auxquels vous aurez part, la protection dont elle vous couvrira devant Dieu, les bénédictions que son dévouement attirera sur vous et sur le reste de la famille; et surtout, oubliez-vous l'honneur qui vous attend un jour au ciel?

Sur la tere, on honore les parents des grands hommes et des héros, de quelle gloire ne jouissent donc pas au ciel les parents d'un Augustin, d'une Thérèse, d'un saint Ignace, d'un saint Vincent de Paul et de tant d'autres qui donnèrent leurs filles et leurs filles à Dieu et au prochain!

Le sacrifice d'un jour sera récompensé au centuple dans l'éternité!

Même dans les grandes circonstances de la vie, il y a des devoirs envers le prochain qu'on ne doit pas omettre.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LA BETISE ANTI-CLERICALE

Quelques feuilles radicales de France continuent leurs attaques contre l'Eglise et les religieux. La lutte gigantesque où la France joue ses destinées et celles de l'humanité, ne les préoccupe pas. Ce qui les tient, les accapare, c'est l'unique pensée des persécutions à venir. Toutes ces attaques du radicalisme sont vertement relevées et soulignées non seulement par la presse catholique, mais encore par la presse incroyante et patriote. Tous ces rappels au bon sens, au respect de la trève sacrée consentie au début de la guerre entre tous les partis, ne semblent avoir qu'un résultat: déterminer des crises de radicalisme plus brutales, plus écoeurantes. Ainsi, à un des principaux organes de la grande presse de Paris demandant à la **Lanterne** ce à quoi elle rêve quand elle attaque si ignoblement religieux et religieuses revenus de la terre d'exil pour travailler à la libération du sol béni de France, la feuille tristement célèbre de Flachon répond: "Ce qu'il nous importe de faire prévaloir et d'affirmer, c'est que, leurs soins donnés, nous veillerons à ce que les moines, dont la loi de Séparation révoqua le zèle intempestif, REGAGNENT L'EXIL où ils crurent devoir se reléguer, conformement à cette loi."

Heureusement, comme note la **Croix**, de Paris, ce n'est pas la **Lanterne** qui, après la victoire, décidera du sort des religieux, mais leurs compagnons d'armes et les blessés qu'ils auront soignés.

LES CATHOLIQUES EN CHINE

D'après le **Bulletin catholique de Pékin**, les missions de Chine comprennent au total 50 évêques, des missionnaires de douze Ordres ou Sociétés différentes, 1,628,830 catholiques, 2,223 prêtres dont 1,463 prêtres européens et 700 indigènes, 2,291 séminaristes et 7,808 églises ou chapelles. Le nombre des fidèles s'est augmenté de 100,000 en 1914.

CINGLANTE REPLIQUE

Le **Petit Hautmarnais** est une de ces petites feuilles radicales dont les rédacteurs, loin de la ligne de feu et des obus allemands, s'attaquent volontiers aux curés qui sont au front. Un jour ce journal osa affirmer que pas un des prêtres de la Haute-Marne ne se trouvait au front. Immédiatement, un curé qui se bat depuis le début de la guerre, lui a fait parvenir la cinglante réplique qui suit et que dut insérer le journal calomniateur:

Aux tranchées, le 20 août 1915.

Monsieur,

Dans un de vos précédents numéros, vous avez eu l'audace d'affirmer que, de tous les prêtres de la Haute-Marne, aucun ne se trouvait sur le front. J'ai souri quand j'ai appris cette nouvelle, moi qui, depuis août 1914, suis en première ligne, à quelques mètres des Boches. Cela me fait plaisir d'apprendre que je ne suis pas exposé, et pourtant balles et obus pleuvent autour de moi, et je viens d'enterrer un de mes camarades qui a eu la tête emportée par un éclat d'obus. Et je ne suis pas sur le front!... Vous y êtes, vous, sans doute, qui écrivez si bien contre les curés?...

Et vous ignorez qu'il y a quelque temps, on amputait de la jambe un prêtre de la Haute-Marne, tandis qu'on citait à l'ordre du jour de l'armée un autre de mes confrères. Ceux-là non plus ne sont pas sur le front... Mais vous êtes de ceux qu'un préfet appelait dernièrement les Boches de l'intérieur, et vous ne pensez qu'à assouvir votre rage anticléricale.

Pour vous défendre, Monsieur, je risque depuis plus d'un an ma vie nuit et jour. Plus de vingt fois, j'ai failli être tué... Je ne supporterai pas que vous m'insultiez.

J'exige que dans votre numéro du 1er septembre — alors je serai un repos et pourrai me le procurer, — en première page, vous démentiez votre odieuse accusation et fassiez mention de la mort du P. Sommelet, prêtre de la Haute-Marne; de la glorieuse amputation qu'a dû subir M. l'abbé Girard; de la citation à l'ordre de l'armée qui vaudra à M. l'abbé Kohler la croix de guerre avec palme.

Si vous ne le faites pas, je n'aurai pas recours à la justice comme ce serait mon droit, car je sais que vous vous moquez de la justice humaine.

Mais j'irai en permission en septembre, et vous pourriez constater que — sur le front — les curés ont aguerri leur esprit et leurs muscles.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments résolus et décidés.

Un prêtre hautmarnais du front.

LES PRETRES DANS L'ARMEE ITALIENNE

La **Sera** dans l'un de ses derniers numéros donne les renseignements suivants sur les prêtres dans l'armée italienne:

"Suivant les statistiques établies par la chancellerie de l'Ordinaire aux camps, et avant les derniers appels, les prêtres italiens qui se trouvaient sous les armes étaient au nombre de 19,320. La majeure partie est dans les régiments, puisque 745 seulement ont le grade et la dignité de chapelains militaires. De ces derniers, une quarantaine ont été atteints par le plomb autrichien: 12 sont morts, les autres sont dans les hôpitaux, plus ou moins blessés.

Il est à noter que presque toujours ces prêtres ont été frappés pendant qu'ils accomplissaient les pieuses fonctions de leur ministère, soignant les blessés ou donnant la sépulture aux morts, sous la protection des insignes de la Croix-Rouge.

Pour quelques-uns de ces chapelains, qui accomplirent des actes de véritable héroïsme, ils sont déjà proposés pour des récompenses et des médailles de la valeur militaire. Le général Cadorna en personne a communiqué les pièces à Mgr Bartolomasi, évêque des armées, major général, comme on sait, qui, en temps et lieu, fera remise aux intéressés des récompenses qu'ils ont conquises au champ d'honneur.

Les chapelains militaires morts ou blessés gravement seront remplacés par d'autres prêtres qui combattent dans les rangs de l'armée comme officiers."

LA PLAIE DES MARIAGES MIXTES

Une récente statistique publiée par le **Casket**, l'excellent organe de la population catholique de langue anglaise de la Nouvelle-Ecosse, démontre que dans cette province les mariages mixtes se produisent chaque année dans la proportion de dix-huit à vingt pour cent. Ces mariages sont à de très rares exceptions le fait de la population catholique de langue anglaise. On voit là quelles pertes il en résulte pour le catholicisme dans la Nouvelle-Ecosse. Une situation analogue, écrivait quelque temps auparavant le **Casket**, se rencontre dans toutes les provinces de langue anglaise du Dominion: seule la province de Québec, où l'immense majorité de la population parle le français, fait heureusement exception. Le **Casket** aurait pu ajouter qu'il en est déjà de même de toute la partie française d'Ontario. Toutes les statistiques officielles démontrent que dans Ontario ce sont les centres catholiques anglais qui souffrent de la plaie des mariages mixtes. Ce fléau est inconnu dans les centres français. Le même fait se répète dans l'Ouest. Inutile de vouloir fermer les yeux. Que d'enfants perdus à l'Eglise par le mariage mixte dans nos principales villes de l'Ouest.

LE PRIX D'UNE AME

Oh! c'était un **brave homme** que Nazaire X., marchand de C. F. (il est vrai qu'il faut si peu de choses pour être décoré du titre de brave homme), mais de religion, plus la moindre trace dans sa vie. Il se vantait même que jamais, lui vivant, un prêtre ne franchirait le seuil de sa demeure.

La vieillesse était venue, avec son cortège de rhumatismes et d'infirmités, la mort approchait et Nazaire X. s'obstinait à mourir comme un chien.

Cet homme avait une fille, religieuse de Sainte-Anne. C'est pour obtenir la conversion de son père, que la fille avait quitté le monde et s'était donnée à Dieu.

Ses supérieures l'avaient envoyée là-bas dans le Rhode-Island; elle enseignait dans la paroisse même où son père se mourait. La pauvre enfant, comme son coeur saignait! Allait-elle voir son père mourir sans se réconcilier avec l'Eglise? Non! il fallait faire violence au ciel; il fallait toucher le coeur de Dieu.

—Mon père, dit-elle un jour à son confesseur, vous savez mon chagrin, vous savez l'insuccès de mes démarches auprès de mon pauvre père. "Les âmes s'achètent par des sacrifices; je veux l'âme de cet être chéri, il me la faut; coûte que coûte, je l'aurai."

Et la petite soeur avait des sanglots dans la gorge et des larmes dans les yeux.

"Mon père, mes supérieures ont été bonnes de m'envoyer ici, près des miens, c'est une consolation dont je veux faire le sacrifice, si vous me le permettez. Avec votre autorisation, je vais écrire à Lachine pour obtenir de la Supérieure Générale des missions lointaines, les missions de l'Ouest ou de l'Alaska."

—Mon enfant, lui répond le prêtre, Dieu lit dans votre coeur, il connaît votre sacrifice; s'il l'accepte, il parlera. Offrez-vous à Dieu pour les missions lointaines, mais laissez faire la Providence, n'écrivez pas.

Dieu cependant avait entendu. Le lendemain, une lettre arrivait de Lachine, offrant à la Soeur les rudes missions d'Alaska. C'était la réponse à sa prière.

Aussitôt, le coeur serré sans doute, mais débordant d'espérance, elle partit. Dieu agréait son sacrifice, il allait bientôt le récompenser.

Le soir même de ce départ, vers les dix heures, l'abbé G., confesseur de la communauté et vicaire de la paroisse, reçoit un téléphone: "Vite, vite, on vous attend sur la **Main**, numéro 1686".

—"Tiens, se dit le prêtre, déjà le paiement du sacrifice! C'est à coup sûr le vieillard qui réclame mon ministère, car il n'y a pas, que je sache, d'autre malade que lui sur la **Main**."

Et sans autre information, il prend son sac aux malades, et en route! Il était si convaincu que c'était le vieillard qui le demandait, que, sans vérifier le numéro, il vient frapper tout droit à la porte de Nazaire X. sur la rue **Main**, 1686.

Une dame vient ouvrir.

—Vous m'avez fait demander? dit le prêtre.

—Pardon, Monsieur.

—Comment! vous n'avez pas téléphoné tout à l'heure?

—Non, monsieur.

—Et cependant c'est bien ici le numéro 1686?

—Oui, Monsieur.

—Vous avez ici un malade?

—Oui, et qui n'ira pas loin; mais, hélas, il ne veut pas entendre parler du prêtre; inutile de vous présenter, il ne vous recevra pas.

—Madame, veuillez cependant, je vous en prie, lui faire part de ma visite. Qui sait? Dieu est bon; il est puissant, il peut vite changer les coeurs. Peut-être y a-t-il dans les circonstances qui m'amènent, une disposition miséricordieuse de la Providence. Je veux tenter une démarche auprès de lui.

—Pour vous être agréable, Monsieur l'abbé, je vais essayer, mais je connais déjà sa réponse. Veuillez m'attendre.

Elle gravit lentement l'escalier, comme pour se préparer à affronter l'ennemi; pendant que le prêtre du fond de son coeur adresse à Dieu une fervente prière.

Quelques secondes après la femme revient souriante.

—Monsieur l'abbé, c'est étrange, c'est à n'y rien comprendre: figurez-vous qu'il consent à vous recevoir et n'a pas paru froissé, ni même surpris de votre démarche. Il faut que Dieu le travaille bien fort. S'il pouvait se convertir, que je serais donc heureuse!

Sans s'arrêter aux exclamations de la femme, le prêtre montait l'escalier. La porte de la chambre était ouverte, et le prêtre put voir à la lueur de la lampe qui projetait ses rayons sur le lit du malade, un pauvre vieillard, décharné par la souffrance qui lui tendait poliment la main. La conversation, froide d'abord, sans but précis, sort bientôt des banalités et s'oriente vers les questions de l'éternité.

—Monsieur l'abbé, je le sens, je suis un homme fini. Jusqu'à ces derniers jours, je voulais mourir comme une bête, mais, tenez, depuis avant-hier je suis tout bouleversé, je me fais horreur: j'ai été si méchant! Le bon Dieu voudra-t-il avoir pitié d'un misérable comme moi?

—Le bon Dieu, il vous attend, il vous cherche, il vous veut, mon ami, il est prêt à vous ouvrir ses bras et son coeur, c'est lui qui m'envoie. Oh! qu'il va être heureux de vous recevoir, il y a si longtemps que vous le fuyez!

—Oh! oui, il y a longtemps, murmura le malade, et une larme coulait silencieuse le long de ses joues. Puis il ajouta: Que le bon Dieu est bon!

—Oui, il est bon, reprit le prêtre, vous le sentirez encore plus quand je vous aurez donné l'absolution, car vous allez vous confesser, n'est-ce pas?

—Oui, mon père; mais voilà si longtemps que je vis loin de Dieu, que je veux prier, m'examiner. Revenez demain matin, je serai prêt.

En effet le lendemain, dans les sentiments d'une humilité profonde, le malade faisait l'aveu de ses fautes, recevait l'extrême-onction qui devait le purifier davantage et communiait en répétant avec effusion ces paroles si vraies: "Que le bon Dieu est bon!"

Le prêtre rentrait au presbytère, l'âme toute embaumée de ce qu'il avait vu et entendu, quand un coup de poignet énergique ébranle la sonnette. Un gros gaillard est à la porte, la mauvaise humeur se lit sur son front.

—Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur l'abbé, voilà bientôt douze heures que j'ai téléphoné pour avoir un prêtre et personne n'est venu!

—Quand donc avez-vous téléphoné?

—Hier soir, vers les dix heures.

—Où demeurez-vous?

—Sur la **Main** 786.

—Pardon, monsieur, il y a eu erreur. C'est moi-même qui ai répondu au téléphone et au lieu de 786, j'ai compris 1686. Mais c'est une erreur providentielle qui m'a permis de réconcilier un gros poisson avec le bon Dieu. Maintenant, je suis à vos ordres. Y a-t-il danger immédiat?

—Je ne crois pas, fit l'homme radouci, mais ma femme est indisposée, elle aimerait à se confesser.

—Je vous accompagne, dit le prêtre.

Nazaire X. maintenant était prêt; Dieu l'avait attendu, la réconciliation opérée, il pouvait venir le prendre. C'est ce qu'il fit. Quelques jours après, Nazaire s'endormait doucement, plein de confiance et murmurant toujours son refrain: Que Dieu est bon!

La petite religieuse était en route pour l'Ouest, une dépêche l'y avait précédée, lui annonçant la récompense de son sacrifice. Comme elle va se sentir payée, et quelle force elle y puisera pour se dépenser là-bas entièrement pour les âmes et pour Dieu!

La noblesse humaine grandit devant Dieu au service des autels.

• • •

L'humilité la plus absolue n'est jamais sans quelque récompense, même ici-bas.

Autour de la Ferme



LES BATTAGES

Tous nos gens veulent battre en quintaux. Les mulons, ça, c'est du vieux temps, et ce que l'on gagnerait par la qualité du grain on le perd par le retard à vendre. D'aileurs les premiers prix du marché sont les plus hauts; faire des mulons ça coûte cher et ça prend du temps. Voilà votre raisonnement de la fin d'août; mais la pluie venant, c'est un désastre.

Quand même on en croirait ceux qui nous disent que le grain ne se gâte pas tant que ça, il faut bien remarquer qu'après les battages, en octobre, ce n'est plus le temps de labourer. A la perte que vous avez faite par la qualité et le prix du grain, il faut ajouter ce que vous perdrez l'année suivante par votre labour en retard.

On se forme en société: quatre, cinq ou six cultivateurs, dont l'un d'eux a un moulin à battre; on s'entend pour s'entr'aider jusqu'à ce que le dernier ait battu.

Si vous supposez qu'il n'y aura pas de pluie, tout ira bien. Mais supposons ce qui arrive ordinairement: un orage. Tout le monde est arrêté, moins le propriétaire de la machine et son voisin peut-être qui ont des terrains dégarnis; alors ils se mettent à labourer et les autres se reposent.

Cette manière de battre n'est certainement pas la plus mauvaise. Mais je crois que la meilleure serait de mettre en mulon aussitôt que votre grain est prêt. Sans doute, faire des mulons, cela coûte de l'argent; oui, mais c'est autant que vous ne débourserez pas, et si la pluie prend, votre blé est en sûreté, en attendant que les quintaux soient secs pour faire de nouveaux mulons vous mettez tous vos chevaux à labourer, "et ce labour est ce qui est le plus important dans la culture."

De cette façon, vous ne risquez rien. Il fait peine au cultivateur qui a battu pendant une quinzaine chez ses voisins, de voir tout son grain étendu à la pluie. Commencez donc par faire des mulons, et pendant ce travail, si vous pouvez avoir une machine à battre, prenez-la. Battez d'abord vos quintaux et si la pluie vient vous pourrez battre vos mulons pendant que les quintaux sècheront.

Si les machines à battre sont rares, comme en bien des endroits alors votre grain sera en sûreté et vos labours seront finis quand arrivera la machine à battre.

Avec vos grands champs de blé il faut battre en quintaux, c'est-à-dire risquer de perdre comme on a fait cette année.

De cette façon vous perdez:

1o En améliorant vos terres, sans jamais les engraisser, par un labour d'été, "ce qui est très coûteux".

2o—En ne battant pas à temps.

3o—En faisant vos labours trop tard et laissant les terres s'éprendre de mauvaises herbes.

4o—En laissant grandir vos dettes et grossir vos intérêts.

Si au lieu de cela, vous aviez vendu du lait tout l'été avec prévision d'en vendre le double et plus cet hiver; si vous aviez à vendre du boeuf, des porcs, et avec cela tout autant de blé que vous en vendez, mais récolté sur un terrain moitié moins grand. Vous dites que les animaux coûtent trop d'ouvrage! Mais vous travaillez à ne pas savoir où mettre la tête. Seulement votre travail qui vous apporte beaucoup d'argent ne vous en laisse trop peu. A quoi bon travailler, si à la fin vous ne payez que vos dépenses.

Le cultivateur qui a des animaux travaille peut-être plus que vous pendant l'hiver, mais il est plus heureux que vous; toutes ses affaires sont arrangées, il a non seulement payé ses intérêts, mais diminué sa dette; il a espérance pour l'avenir, il fait de l'argent tous les jours, il ne prend rien à crédit au magasin ni ailleurs, ses enfants travaillent avec lui et il les tient facilement à la maison. Je vous assure que vous avez tout à y gagner. Commencez donc de suite; commencez par acheter des jeunes animaux et dans peu d'années vous aurez un troupeau. Je vous en prie, venez donc au seul système certain: la culture mixte.

N.-C. JUTRAS, Ptre.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—

Premier choix	$6.50 à $6.75
Bon choix	$5.75 à $6.25
"Feeders"	$5.65 à $6.00
"Stockers	$5.50 à $5.75
Moyens	$4.75 à $5.75

Taureaux—

Premier choix	$4.60 à $4.85
Moyens	$4.00 à $4.25
Légers	$3.75 à $4.00

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$4.60 à $5.00
Bons	$4.25 à $4.50
Moyens	$3.50 à $4.00

Vaches—

Bon choix	$5.00 à $5.25
Bon	$4.75 à $5.00
Ordinaires	$4.25 à $4.50
Conserve	$2.75 à $3.00

Génisses—

Premier choix	$5.60 à $5.75
Bon choix	$5.35 à $5.50
Bon	$4.75 à $5.25
"Stockers"	$5.00 à $5.50

Veaux—

Choix	$7.00 à $7.25
Moyens	$6.50 à $6.75
Lourds	$5.00 à $6.25

Cochons—

De choix	$9.25 à $9.50
Moyens	$8.75 à $9.00
Bons légers, 110 à 140	$6.25 à $6.50
Légers, 110 et moins	$6.00 à $6.25

LES PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—

Frais pondus	20-22

Beurre—

Crèmerie	28-29
Ferme (dairy)	17-23

Saindoux—

En briques	13
Seau (20)	$2.72
Caisse (5)	$8.40
Caisse (3)	$8.32

Fromage—

Nouveau	.16
Twins	.16½
Vieux	.20
Manitoba	.13-14

Viandes cuites—

Jambon	.15-18
Bacon	.19-21
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	$22.00
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10

Volailles vivantes—

Coq	.09
Poulet	.16
Dinde	.12-14
Canard	.12
Oie	.10

Alimentation—

Son (tonne)	$22
Gru	$24

Sucre—

Extra, garanti	$6.75

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$17
No 2	$16
No 3	$13
Sauvage, No 1	$13
Sauvage, No 2	$12
Sauvage, No 3	$10
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine, le boisseau	.45
Avoine cassée	$28
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$32

Fleur—

Best Patents	$5.80
Bakers	$5.30
Clears	$4.40
XXXX	$3.35
Avoine roulée, 80 liv	$2.40

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	.97¼
No 2 nord	.95¾
No 3 nord	.92½
No 4	.86
No 5	.81
No 6	.76
Fourrage	.71
No 1 Rejeté	.90
No 2 Rejeté	.88
No 3 Rejeté	.85
No 1 (though)	.90
No 2 (though)	.88
No 3	.85
No 1 Sale	.90
No 2 Sale	.88
No 3 Sale	.84

Avoines—

No 2 C W	.40½
No 3 C W	.39¼
Extra No 1 fourrage	.37¾
No 1 fourrage	.37¾
No 2 fourrage	.37¼

Orge—

No 3	.58
No 4	.54
Rejeté	.46
Fourrage	.46

Lin—

No 1 N W C	162½
No 2 C W	159½

NOTES

Un grand nombre de banquiers des Etats-Unis ont entrepris un système pour venir en aide à l'élevage; les banquiers achètent des vaches de race pure et les distribuent aux cultivateurs sur une base de partage des profits; les cultivateurs fournissent l'alimentation, les soins, gardent tout le lait et divisent les profits. Il y a aussi un autre système; on achète un jeune taureau que l'on remet à un cultivateur pendant deux saisons de monte, puis on le vend. Ce n'est pas là de la philantrophie, c'est un système pratique. Le veau qui a coûté $50 est vendu à $100 ou plus, et le cultivateur ne court aucun risque et améliore ses troupeaux. — The Banker-Farmer.

Ceux qui lisent les rapports agricoles des pays étrangers ne peuvent manquer d'être frappés du rôle que joue la femme dans la direction de la vie rurale. Elles conduisent des expériences agricoles, elles prennent les devants en ce qui concerne la coopération dans la maison rurale et des industries commerciales. Elles s'organisent pour améliorer la façon de vivre dans le pays, et, ce qui est encore plus important que tout le reste, elles augmentent l'efficacité de la maison de ferme.

* * *

Le Ministère de l'agriculture de la Saskatchewan vient de publier une série d'avis pour affichage dans la province, sur le chardon du Canada et la laiteron vivace; le prix du bétail, du premier juin au 31 juillet, et les avantages du labour hâtif d'automne. Des planches en couleur représentant exactement les chardons en question, et une carte illustrée montrant la différence entre le labour hâtif et le labour tardif accompagnent les avis. Le système d'affichage en Saskatchewan, inauguré par le capitaine A. F. Mantle, sous-ministre de l'agriculture, a été très bien vu.

* * *

"The Hand Book for Export to South America", par H.-R. Poussette, commissaire du commerce canadien à Buenos Ayres fournit de précieux renseignements sur le commerce que faisait l'Allemagne avec les pays de l'Amérique du sud avant la guerre. En 1914, les exportations de ce pays se chiffraient à $187,433,668 dont $2,000,000 représentaient les produits de la ferme et du jardin.

* * *

D'après le bulletin hebdomadaire du Ministère du commerce du 8 d'août, il est arrivé en France, 1,021 têtes de bovins canadiens. Ce n'est là, d'après le rapport, que le commencement d'une expédition qui se chiffrerait par 100,000 têtes de bovins, destinés à remplir les vides qui ont été causés par la guerre dans les troupeaux du pays. La France a pris des dispositions pour faire venir d'Angleterre, 20,000 tonnes de viandes gelées. En sus des chiffres donnés, de 30,000 à 40,000 têtes de bovins seront nécessaires pour les besoins de l'armée. Le rapport ajoute: "En ce qui concerne l'importation de bovins canadiens en France, il est intéressant de noter que les 1,021 têtes de bovins qui sont arrivées à Saint-Nazaire, ont donné une entière satisfaction sous tous les rapports. Lorsque les bestiaux canadiens sont arrivés, le gouvernement français et le comité agricole du gouvernement étaient tous deux représentés, et ont été vivement satisfaits de la qualité des animaux venant du Canada, et surtout des conditions favorables dans lesquelles s'était fait le transport de ces animaux. La meilleure preuve de ce groupe d'experts est peut-être contenue dans le rapport officiel du président du syndicat des éleveurs des abattoirs de la Villette au président du comité d'agriculture; voici un extrait de ce rapport qui montre la bonne impression que ces bestiaux canadiens ont créé en France:

"Le comité parlementaire a fait abattre à leur arrivée à Saint-Nazaire, quatre animaux, dont deux canadiens et deux américains; l'abattage a donné les résultats suivants:—

Boeuf canadien: Poids vif, 610 kilos; poids net, 380 kilos; âge, 3 ans; poids du cuir, 41 kilos; poids du suif, 25 kilos; rendement, 62=; observations, viande de choix.

Vache canadienne: poids vif, 475 k.; poids net, 284 k.; âge, 7; poids du cuir, 31; poids du suif, 20; rendement 60=; observations, pas de perte.

Boeuf américain: poids vif, 726 k.; poids net, 440 k.; âge, 7; poids du cuir, 62 k.; poids du suif, 26 k.; rendement, 60=; observations: Viande de première qualité, mais trop grasse pour la consommation.

Vache américaine: poids vif, 648 k.; poids net, 380 k.; âge, 7; poids du cuir, 54 k.; poids du suif, 25 k.; rendement, 51=.

* * *

Au cours d'une allocution à la conférence des banquiers cultivateurs, sur ce que peuvent faire les banquiers pour encourager la production du bétail, le principal J. H. Skinner de l'université Purdue, Indiana, a fait la déclaration suivante: "Je crois que le jour viendra dans nos grandes banques, et beaucoup de nos banques de campagne, où la banque ne pourra se passer d'un homme connaissant l'agriculture qui puisse examiner les fermes pour voir si réellement elles méritent un emprunt, et qui ira également chez les cultivateurs pour connaître leurs méthodes, les facilités dont ils disposent, leur système de culture, qui sera en mesure de leur donner des renseignements qui leur permettront d'améliorer leurs fermes et de faire un emploi plus rationnel de l'argent qui leur est prêté, et enfin, qui les mettront en contact avec les meilleures sources d'enseignement."

LA COTE 191

Les Allemands la considéraient comme imprenable

Paris, 6. — Un correspondant de guerre de l'agence Havas donne par dépêche de nouveaux détails concernant le combat qui a eu lieu en Champagne entre Français et Allemands, pour s'emparer de la côte 191, une des hauteurs de Massiges, que les Français ont conquise malgré les ordres de l'état-major allemand prescrivant de défendre cette position coûte que coûte.

"Cette colline, dit le correspondant, était considérée par les Allemands comme imprenable. D'après eux elle pouvait être défendue par deux balayeurs et deux mitrailleuses. Malgré cela, la position fut prise le 25 septembre après un splendide assaut des troupes coloniales dont une des brigades au moment de la charge avait un général à sa tête.

"Sur l'autre pente de la colline, dit le correspondant, les troupes aliées avancèrent méthodiquement, atteignant au nord le Mont Têtu d'où elles se dirigèrent vers l'est.

"Heure par heure, jour par jour, les troupes descendirent la colline dans la direction de Ville-sur-Tourbe. Au fur et à mesure que chaque tranchée était atteinte, les Allemands par petits groupes se rendaient. Un officier, fait prisonnier, dit: "Nous ne pouvions les faire bouger qu'à coups de trique ou revolver au poing."

"Pendant le combat, nous nous sommes emparés de trois mille grenades et nous nous en sommes servis contre l'ennemi, ainsi que de deux canons de 77 avec une provision de 2,500 obus chacun. Les soldats français étaient tout joyeux de leur avance.

"Un officier dit qu'il ne pouvait pas trouver d'hommes pour conduire les prisonniers sur l'arrière, tous les soldats désirant rester avec les forces qui avançaient."

EN PROVINCE

ELIE

La construction bat son plein de ces temps-ci. M. Bouchard est à terminer l'école et la compagnie Canadien-Nord fait construire un nouveau réservoir à eau du dernier modèle.

• • •

Beaucoup de fermiers des alentours ont du grain qui germe.

• • •

Un grand nombre de jeunes gens d'Elie ont été avisés d'aller prendre leurs "homesteads" à Bluff Creek. Quelques-uns refusèrent d'y aller à cause du grand nombre de roches que renferment ces terres. Jeunes gens, venez donc à Poule d'Eau.

• • •

M. Dosithé Bernardin est parti la semaine dernière pour le district de Poule d'Eau.

• • •

M. Elie Dufresne vient de faire l'acquisition de la terre de M. Henri Bernardin. Ce dernier ira s'établir à Poule d'Eau.

J'sais tout.

LAURIER

Notre gare a fait sa toilette Elle rivalise maintenant de beauté avec les voisines.

• • •

Les homesteads qui sont ouverts à l'est d'ici nous emmènent beaucoup de visiteurs qui paraissent satisfaits de leur inspection.

• • •

M. Vadeboncoeur a eu le malheur de brûler son "dredge". l'assurance est loin de couvrir les pertes. Nous lui offrons nos sympathies.

• • •

La récolte ici est abondante. Espérons que la pluie ne causera pas de dommage et que le sifflet des "batteuses" toujours si gai se fera bientôt entendre.

• • •

Nous avons à la gare à peu près 200 cordes de beau "tamarac" à vendre.

• • •

Avis aux gentils messieurs qui aiment à faire des surprises en autos.

• • •

M. l'inspecteur Brunet était de passage ici. Il a paru satisfait de nos écoles.

LASALLE

La bénédiction de la nouvelle église aura lieu mardi le 19.

Il y aura un train à 7.40 heures a.m. sur la ligne du Canadien Pacifique; un autre reviendra dans l'après-midi.

Un dîner sera servi dans l'ancienne chapelle.

L'asthme est vaincu. — On a évidemment triomphé de l'asthme. Le remède du Dr Kellogg contre l'asthme a apporté à ceux qui souffrent de l'asthme le plus grand secours qu'ils n'ont jamais eu. Des milliers de témoignages de personnes qui en ont fait l'essai ne laissent plus aucun doute sur la valeur de ce remède. Procurez-le-vous aujourd'hui chez votre pharmacien.

VICTOIRE DE CHAMPAGNE

Nos pertes totales n'ont pas dépassé 11 pour cent des effectifs engagés

Paris, 5. — Les coups vifs et soudains que frappent les troupes franco-anglaises pour améliorer leurs positions en Artois et en Champagne ont temporairement remplacé la tactique de l'assaut précipité des deux premiers jours qui ont marqué le commencement du grand mouvement offensif.

Cependant, les dépêches arrivées à Paris indiquent qu'une autre grande attaque des lignes allemandes se produira bientôt. Tout le long du front franco-anglais, l'artillerie déploie une plus grande activité.

De tous côtés arrivent des récits montrant que les pertes françaises ont été étonnamment légères, en considération de la nature du combat.

On dit que les officiers pensaient perdre au moins trente-trois pour cent de leurs hommes, en tués, blessés et manquants. En fait, les pertes ne se sont montées qu'à onze pour cent. Cela est dû en grande partie à la magnifique préparation d'artillerie, sans compter que les blessures légères ordinairement faites à la tête ont été éliminées par l'emploi des nouveaux casques en acier.

Un caporal, blessé au pied, dit qu'en bien des endroits, les tranchées allemandes avaient été littéralement comblées par le bombardement des canons français et que les soldats allemands qui les occupaient avaient été enterrés.

"Nous avons fait, dit-il, une charge à travers des champs de boue qui étaient jonchés de fils de fer barbelés brisés, de lambeaux d'uniformes allemands, d'appareils en miettes, de havresacs, de bidons et de cadavres mutilés."

Un mitrailleur blessé dit que son servant et lui ont porté leur mitrailleuse sur le dos pendant quatre kilomètres, s'arrêtant à l'occasion pour "tirer une bande de cartouches sur les Boches".

"Les nouveaux canons sont des perles, dit-il. Ils lancent deux fois plus de projectiles que les anciens et ne donnent aucun souci. Les Allemands fondent devant eux."

Un artilleur, blessé à la cuisse, est arrivé à un hôpital à Paris vingt-quatre heures après avoir été ramassé sur le champ de bataille, ce qui indique le bon fonctionnement du service de santé.

"Nous avons beaucoup moins souffert qu'à la bataille de la Marne, dit-il. De notre côté j'ai vu peu de morts. On m'a dit cependant que quelques-uns de nos hommes qui avaient attaqué les Boches avec trop d'ardeur avaient été pris dans des postes avancés et que le feu allemand les avait enfermés."

Tous les hommes du front parlent en termes chaleureux du général Joffre.

Le généralissime est plus que jamais un héros pour ses soldats qui l'appellent "grand-père" à cause de l'intérêt qu'il porte à leur bien-être.

"Son ordre du jour précédant la bataille est un chef-d'oeuvre, dit un officier blessé. Il s'est confié à l'armée toute entière, comme un père peut parler à ses fils, parce qu'il désirait que les soldats fassent le sacrifice les yeux grands ouverts plutôt qu'en aveugles."

La nouvelle artillerie lourde est splendide, déclarent les hommes sur le front.

Les pièces de campagne usées ont été remplacées par des neuves. Les officiers et les hommes espèrent une victoire complète.

"Nous sommes sur le même pied que les Allemands maintenant, au point de vue d'artillerie, dit un officier, et croyez-moi, nous ne nous arrêterons pas avant de les avoir."

La bataille actuelle augmentera probablement d'intensité de mois en mois. Rien qu'en Champagne, a déclaré un officier de l'état-major général français, près de cinq cent mille obus et shrapnels ont été lancés chaque jour pendant la préparation au mouvement offensif. Ceci ne comprend pas ce qui a été tiré en Artois par les Français et les Anglais.

Malgré l'usage effrayant de canons de tous calibres il ne s'est produit aucune gêne en ce qui concerne les munitions.

Les approvisionnements sont égaux à la demande.

L'emploi par les Anglais de mitrailleuses pour empêcher les Allemands de préparer les réseaux de fils de fer barbelés détruits par les canons de gros calibre est le plus beau résultat qui ait jamais été obtenu par les mitrailleuses.

LA BATAILLE D'ARTOIS

Les Allemands avaient ordre de se maintenir à Souchez à tout prix

Paris, 6. — Un correspondant de guerre écrit que les Allemands s'attendaient à la récente attaque faite par les alliés à Souchez. Il dit que leurs tranchées de première ligne avaient été fortement garnies d'hommes et que les compagnies, amoindries par le feu continuel de l'artillerie, avaient vu compléter leurs cadres et leurs effectifs.

Des documents trouvés sur des officiers allemands, continue le correspondant, montraient que le plan des Allemands était de maintenir les forces françaises derrière les dernières collines du plateau de l'Artois, barrant ainsi la route de la plaine de Douai, tandis qu'en même temps un ordre impérial demandait que Souchez fût conservé à tout prix.

La défense était organisée en conséquence; de nombreuses pièces d'artillerie avaient été mises en batterie de manière à commander les deux vallées conduisant à la plaine et tenant sous un feu d'enfilade toutes les crêtes.

"Une canonnade ininterrompue, durant cinq jours, servit de préparation à l'attaque française, dit le correspondant, et avant que le bombardement fût arrêté pour permettre à l'infanterie d'attaquer, maints déserteurs allemands s'étaient présentés aux tranchées françaises déclarant qu'ils en avaient assez.

"Le cimetière de Souchez, ou plus d'hommes ont trouvé la mort depuis le mois de juin dernier, qu'il n'en a été enterré à cet endroit depuis plusieurs siècles, était le but de la première attaque faite par les Français le 25 septembre, et était enlevé au cours du premier assaut, tandis que le château de Carleul et les blockhaus situés au sud de Souchez tombaient également entre les mains des Français.

"Un tir en enfilade effectué par les batteries allemandes à Angres a retardé l'avance française, mais n'a pas pu l'arrêter.

"Vingt minutes se sont écoulées entre le moment où les troupes françaises ont reçu l'ordre d'attaquer et celui où elles ont atteint le bas de la pente de Notre-Dame de Lorette et la crête du bois qui se trouve au delà.

"A ce moment, les Allemands essayèrent l'emploi d'obus à gaz asphyxiants pour arrêter le mouvement offensif. Malgré le temps nuageux et la pluie qui tombait, l'infanterie française, cependant, continua à combattre sans se soucier des gaz asphyxiants, et par un mouvement de flanc adroit chassant les Allemands du cimetière se décida à tâcher de s'emparer de Souchez, qui était rendu intenable à l'ennemi.

"La lutte, pour ce village insignifiant, qui a commencé au printemps dernier, a coûté des milliers de morts et de blessés, mais Souchez se trouve maintenant solidement dans les mains françaises. Il permet aux alliés de commander d'une façon presqu'ininterrompue la vaste plaine conduisant vers Lens et vers Douai."

Le correspondant dit qu'on a appris par les prisonniers que la qualité des troupes allemandes opposées aux Français à Souchez a baissé et il déclare que parmi les treize cents Allemands capturés à Souchez un grand nombre étaient très jeunes; l'un d'eux n'ayant pas même encore atteint l'âge de quinze ans.

LA FURIE FRANCAISE

Le récit d'un soldat d'infanterie coloniale

Paris, 5. — Des récits faits par les soldats blessés qui viennent d'arriver du front, complètent petit à petit les détails de la charge qui a marqué le point critique du nouveau mouvement offensif des Français.

Un point sur lequel tout le monde est d'accord est la rapidité extraordinaire avec laquelle le mouvement a été exécuté.

Un soldat d'infanterie coloniale qui a été blessé en Champagne, entre Souain et Suippes, dit:

"Notre capitaine nous a dit au moment de l'attaque: "Il faudra courir fort, car vous faites partie de la "première vague". Et nous avons couru! Quand nous sommes arrivés à la première nous l'avons franchie en donnant des coups à l'ennemi.

"Nous n'entendions autre chose que la respiration haletante de nos voisins et le grondement du canon.

"Des balles sifflaient aux oreilles de chacun et provenaient évidemment des mitrailleuses de l'ennemi.

"Notre capitaine cria: "Arrêtez-vous à cette redoute." Il était temps. Trois mitrailleuses tiraient sur nous et plusieurs autres étaient sur le point d'être sorties d'un souterrain. Nous en avons passé les servants à la baïonnette.

"Il faut faire vite dans une charge comme celle-là. Une seconde perdue et c'est la mort. La rapidité compte seule."

Le lieutenant C... de l'infanterie coloniale, blessé en Artois, proteste au sujet des récits qui prétendent que les Allemands se sont rendus sans résistance.

"Ce n'est qu'au dernier moment, quand ils s'apercevaient que leur feu ne pouvait nous arrêter qu'ils jetaient leurs fusils à terre et levaient les mains, dit le lieutenant. Même à ce moment, la plupart d'entre eux ne se rendaient pas, mais combattaient avec revolvers et poignards.

"C'est au cours d'une de ces luttes que j'ai été blessé. Je me battais contre deux Allemands J'en tuai un qui m'avait percé le bras d'un coup de poignard. Un sergent derrrière moi tua l'autre."

L'ELAN DES TROUPES

Paris, 6. — D'après des informations fournies par des personnes bien renseignées, les pertes françaises, dans la récente offensive, qui a coûté tant d'hommes aux Allemands, ont été relativement très faibles.

Les soldats expliquent cela par la rapidité avec laquelle les charges ont été menées.

"De la rapidité de l'attaque, disent-ils, dépend non seulement son succès, mais aussi la sécurité de ceux qui attaquent. La plupart des blessés ont été atteints soit par des balles soit par des éclats d'obus explosifs.

"Depuis plusieurs jours les Allemands étaient devenus particulièrement agressifs et insolents, a raconté l'un des soldats qui à Souchez a pris part à la charge. Ils nous criaient des insultes et lançaient dans nos tranchées des papiers attachés à des cailloux. L'une de leurs injures favorites était: "Vous êtes trop lâches pour avancer jusqu'ici, venez si vous n'êtes pas des fainéants." Cela finissait par nous porter sur les nerfs. Il semblait à chacun de nous que nous n'avions pas seulement la France à défendre, mais une insulte personnelle à effacer.

Aussi quand à midi 45, le 25 septembre, vint l'ordre d'attaquer la côte 119, nous fûmes remplis de joie. Je pris part à la première charge. Nous nous élançâmes sur les tranchées allemandes. A cinquante mètres des tranchées les mitrailleuses nous bombardaient, mais nous nous mîmes à courir et sautâmes par-dessus la première ligne de tranchées sans nous arrêter. Nous savions que ceux qui chargeaient après nous, occuperaient les tranchées que nous avions laissées derrière nous.

"Ce qui me surprit le plus dans cette charge, dont la violence et la rapidité furent incroyables, fut le peu d'importance de nos pertes. Pour moi je n'ai vu aucun soldat tué. Les choses changèrent cependant quand nous nous trouvâmes entre la première et la seconde ligne de tranchées. Jusqu'à l'arrivée de ceux qui nous suivaient nous fûmes exposés au feu des deux lignes. Ce fut alors qu'un fragment d'obus me cassa le bras et me mit hors d'état de poursuivre la lutte".

Un autre soldat, qui fut blessé dans le combat qui eut lieu entre Perthes et Tahure a raconté ce qui suit:

"Nous avons pris l'offensive à 9 h. 30. Je n'oublierai jamais le spectacle donné par notre charge. Une masse de soldats pleins d'ardeur, revêtu d'uniformes fort disparates, mais animés du même courage, prirent part à la charge. Je faisais partie du groupe qui en quatre élans successifs dépassa quatre lignes de tranchées. Nous courions comme des fous et allions toujours de l'avant. A un moment donné nous nous trouvâmes à moins de dix mètres d'un canon de 77 qui tirait toujours. Il fut bientôt réduit au silence. C'est alors que je fus atteint à la poitrine par une balle et je perdis connaissance. Je fus emmené sur une civière et bien soigné.

"Mais jamais je n'aurais pu m'imaginer le ravage épouvantable causé dans les tranchées allemandes par notre artillerie. Bientôt ce ne fut plus le grondement du canon que nous entendîmes au loin, mais un fracas épouvantable et continuel. Des obus à la mélinite étaient envoyés d'une façon continue et faisaient voler dans l'air de la terre, des pierres et d'énormes branches d'arbres."

Le critique militaire du "Temps" estime que la bataille de Champagne durera quinze jours.

"Elle ne peut continuer sans échecs fortuits, a-t-il déclaré, mais l'armée alliée est en parfaite condition sur tout le front. Les soldats sont pleins d'ardeur. La provision de munitions est abondante. Les artilleurs obtiennent des résultats extraordinaires. Le beau temps permet aux aviateurs d'observer parfaitement les effets de notre tir".

Le critique déclare ensuite que les communiqués officiels du ministère de la guerre estiment audessous de leur importance, plutôt qu'ils ne les font ressortir, les résultats obtenus.

Détruit les impuretés du sang. —Les impuretés du sang viennent du mauvais fonctionnement du foie; elles se révèlent par des taches sur la peau. Elles demandent un traitement interne et l'on ne saurait trouver de meilleur remède que les Pilules Végétales de Parmelee. Elles agissent directement sur le foie: en rétablissant son bon fonctionnement, elles agissent sur le sang et en chassent les impuretés.

LA GRANDE AMIE

Par

Pierre l'Ermite

Roman de La Liberté

No 5

—Qui **elle**..? murmure tante Berthe, très facilement déroutée, aussitôt qu'on accélère le mouvement ordinaire de ses déductions.

—... Une jeune fille très drôle qui, au guichet de Paris, a pris devant moi trois **premières** pour le Val... Tiens.. elle passe-là... ne regarde pas encore...

—En gris clair...?

—Ne regarde pas trop... Tu peux maintenant... c'est celle-là!.. .

Il s'avançait alors, entre deux gros messieurs en noir, une jeune fille, grande, forte, bien découplée, d'allures presque garçonnières, costume tailleur, coiffée d'un feutre qui se piquetait d'une plume chasseur très courte.

Elle parlait haut et fort, comme une personne qui a l'habitude de commander sans réplique. Elle passa à une ligne d'Odile et de sa tante, les regarda d'une façon quelconque, quelques instants arrêta ses yeux sur la nièce dont le grand air la frappa peut-être; puis s'en alla indifférente, ennuyée, entre ses cavaliers.

Les deux femmes s'appuient alors à la poutre de fer et observent.. .de plus en plus intéressées...

D'ailleurs, elles ne sont pas les seules; tous les regards convergent évidemment vers le groupe bruyant, presque exotique, et d'autant plus qu'un agent supérieur de la Compagnie vient de l'aborder, casquette à la main:

—Messieurs..? Mademoiselle? Maintenant, nous aurons souvent le plaisir de vous voir... vous ne sauriez croire combien j'ai été content quand on m'a télégraphié votre succès au Val d'Api... Je l'ai su dix minutes après la fin de la séance.

—Monsieur, vous êtes trop bon!..

Ils marchent ensuite à petits pas, le long du quai, causent avec animation, rient même aux éclats, sans se préoccuper autrement de l'attention qu'ils excitent, l'air même heureux de leur attitude de propriétaires, de se sentir chez eux sur ce quai banal de la gare.

Sans s'y prêter le moins du monde, Odile peut entendre une partie considérable de la conversation... Mais elle n'aime pas ce genre de procédé, et il faut bien s'attendre à voir désormais beaucoup de figures nouvelles dans le train du Val d'Api. Or, depuis le télégramme de Jacques, elle a pris la résolution de ne pas s'en inquiéter autrement... l'Abbaye est à deux bonnes lieues de la gare, cette distance suffira longtemps pour défendre le calme de son **home**... Après..? Eh bien! après, on avisera!.. A chaque jour suffit son mal... le docteur l'a dit et répété dix fois, l'autre jour!..

Pourtant, ce va-et-vient perpétuel sous ses yeux, les allures de ces trois personnes, ces bouts de conversation jetés comme une tentation, dédaignée sans doute, mais agaçante, la toilette sobre, et pourtant portée singulièrement par cette jeune fille, et surtout sa manière hautaine de regarder, donnent à Odile la résolution de ne pas se laisser dévisager plus longtemps par cette voyageuse.

—Dis donc, tante, si nous allions au buffet?

—Mais si tu veux, ma grande! répond avec empressement tante Berthe, assez accessible aux petites douceurs du confortable... Voilà même une proposition qui me fait plaisir pour toi... Tu sais, il n'y a plus de doute, ce voyage t'a fait du bien.

Et la bonne tante regarde toute fière, avec des yeux humides de plaisir, "sa grande" qui attend la décision, debout, suprêmement gracieuse et distinguée.

—...Alors... dépêchons-nous!

Et, veillant bien sur sa compagne pour lui éviter la secousse des brusques descentes, Odile traverse les voies, se rend au buffet, et installe tante Berthe, le dos à la lumière, entre trois sandwichs et deux tasses de lait.

Et comme Odile, au travers du carreau, jette encore un regard sur le groupe qui discute de plus en plus fort:

—... Tu les connais, ces gens-là..? demande distraitement tante Berthe, en attaquant avec entrain le premier sandwich.

—... Moi..? non...

—C'est que tu m'as fait descendre avec une telle précipitation!

—Oh! uniquement parce qu'ils avaient pris leurs billets pour le Val... ce cher Val... tu devines, tante, j'ai beau m'armer des résolutions les plus philosophiques... quand il s'agit de **lui**... tout de suite mon coeur saute dans ma poitrine.

—Toi... philosophe..? quelle immense illusion!... murmure tante Berthe, étendant la main vers le second sandwich... tiens! prends donc le troisième... cela sera plus sérieux.

Odile s'assied, relève sa voilette sur ses cheveux blonds, et se dispose — de très loin — à imiter les exploits gastronomiques de sa tante.

Mais il était dit que l'obsession commençante allait se continuer, même au buffet...

La démarche d'Odile avait-elle été entraînante, ou bien les trois voyageurs obéissaient-ils à une réclamation spontanée de leur estomac..? Mais, tout d'un coup, ils s'encadrèrent, les messieurs d'abord, la jeune fille ensuite, dans la porte du buffet, regardèrent un instant; puis, sans doute trouvant l'idée heureuse, s'installèrent à la table voisine de celle des deux femmes.

—Alberte, que veux-tu prendre? demande l'un des messieurs d'une petite voix grêle qui grince dans toute la salle.

La jeune fille esquisse un imperceptible mouvement d'épaules, indiquant que le choix lui est parfaitement égal.

—... Comme toi, père.

—Alors, garçon, une boutelle de **pale-ale**... et vivement!.

Puis la conversation s'engage.

Cette fois, Odile est bien obligée de l'entendre, car tante Berthe, le nez dans sa tasse, s'absorbe de plus en plus dans les délices de Capoue.

Ils parlent d'abord de matériaux à expédier de Paris au Val d'Api, de fermes de fontes, de turbines, de plans de constructions, de peausseries, de toitures métalliques, de courroies de transmission, de toute cette cuisine de fer, de bois, de matériel, qu'exige l'établissement de plu- la jeune fille, j'ai fait sonder le cours de la Jouine depuis le Val sieurs usines.

—Tu sais, Victor, dit le père de jusqu'à la Neigerie, et même jusqu'à la Ferlandière... en voilà une fameuse rivière!.. c'est à peine s'il faudra un barrage avant le Val... un poids d'eau à activer dix turbines.

—Alors, fait Victor — un gros rouge, — en débouchant la bouteille, tu as définitivement renoncé au projet d'installer ta succursale de lavage à la Neigerie..?

—Oh!.. tout à fait!..

—Et pourtant, c'était d'un pratique... la rivière coule là, autrement encaissée et puissante qu'au Val d'Api! Je ne sais pas, je n'ai pas fait le calcul, mais tu dois perdre une force motrice considérable..?

—Quand tu me diras tout cela, puisque c'est impossible!..

—Impossible... fait Victor d'un air sceptique, quand on veut y mettre le prix!..

—Je l'ai mis... même le double!.

—Et alors...? répond l'autre en soulevant deux paupières grasses sur deux petits yeux clignotants.

—Et alors... rien à faire!.. Garçon! une seconde bouteille.. D'ailleurs, si tu veux t'en offrir l'expérience toi-même.? Tu peux aller interviewer un certain monsieur qui habite là-bas... tout près de la Neigerie...

—Mais enfin... quel est le motif précis? insite Victor, d'autant plus désireux de se documenter qu'il est de moitié dans les intérêts de l'usine...

—Eh bien! voilà: Je tenais beaucoup, il y a quatre semaines, à placer mes souliers à la Neigerie; je te l'ai dit, mais pas, comme tu pourrais le croire, uniquement à cause de la rivière... Sans doute, elle est tentante à la Ferlandière, et même à la Neigerie; pourtant, j'avais encore d'autres raisons... je me flatte de posséder une certaine expérience de l'usine; or, j'aime les ateliers en dehors des centres... on tient mieux l'ouvrier, il est plus complètement sous notre main; on lui supprime ainsi bien des comparaisons et des excitations; mais, surtout, l'industrie des peaux est terrible dans une ville à cause des criailleries qu'elle suscite... Tout ce qui pue... c'est le cuir!. Nous endossons la responsabilité des odeurs de la ville entière... ceci, c'est réglé comme du papier de musique! Or, en m'installant à la Neigerie, j'avais pour voisins deux propriétaires que je croyais pouvoir empoisonner avec flegme et sécurité...

—Eh bien?

—Ils ont résisté... ou, ce qui est plus exact, "il a résisté", car l'un des deux propriétaires est une vieille fille partie momentanément chauffer ses rhumatismes en Italie avec sa nièce, une gentille petite, dit-on; l'autre, une sorte de hobereau de sacristie, qui ne jure que par ses pommes de terre!... Sonnot l'appelle même Patate... D'aileurs, rappelle-toi ce grand gaillard que nous avons croisé au-dessus du Bois-Roux, le soir même du vote?... Te souviens-tu... un blond... large d'épaules..?

—Ah!... s'écrie Victor, en vi-

LE GENERAL MARCHAND

Comment le héros de Fachoda fut blessé

Paris, 8. — Un jeune soldat d'infanterie coloniale qui se trouvait auprès du général Marchand quand il a été blessé samedi dernier en Champagne, par un éclat d'obus, dit que le général marchait tranquillement à la tête de la colonne, canne à la main et pipe à la bouche.

"Notre division était massée entre Perthes-les-Hurlus et Souain quand nous reçûmes, samedi matin à neuf heures et demie, l'ordre de nous préparer à l'attaque, dit le soldat. A ce moment, au milieu d'une grêle de balles, apparut le général Marchand.

"Après nous avoir adressé quelques paroles que nous n'entendîmes pas bien à cause du bruit de la canonnade, notre chef prit la tête de la colonne et, canne à la main, pipe à la bouche, s'avança vers l'ennemi comme un simple officier à la tête de sa compagnie.

"Notre division coloniale, avec une division marocaine, des brigades de zouaves et la légion étrangère, formait la première "vague" envoyée contre les tranchées de l'ennemi.

"Nous couvrîmes cent cinquante mètres au milieu d'une grêle de balles et d'obus et avions juste atteint la première des tranchées allemandes quand le général tomba.

"Un éclat d'obus l'avait atteint dans l'abdomen et je vis des brancardiers l'emmener. Je fus alors blessé moi-même."

L'ARTILLERIE FRANCAISE EST INIMITABLE

Lettre trouvée sur le corps d'un officier allemand tué en Champagne

Paris, 10. — La lettre suivante, datée du 26 septembre, a été trouvée sur le corps d'un officier allemand, tué en Champagne:

"Une heure du matin. — Il y aura, à 7 heures, 72 heures que nous subissons, sans interruption, un bombardement d'une violence effrayante, 72 heures d'un bruit assourdissant, sans fin, que même les nerfs les plus calmes peuvent à peine endurer.

"Ce matin, à 7 heures, j'ai reçu l'ordre de me rendre à un poste d'observation dans les tranchées de 1re ligne. Bien entendu, les lignes téléphoniques étaient rompues. J'ai atteint, sans trop de peine, les positions des réserves; leurs tranchées ne sont détruites qu'en certains points, mais là commencèrent les difficultés: explosions de mines, bombes et mitraille; les tranchées étaient tellement endommagées qu'il me fallut avancer à quatre pattes.

"Laissant en arrière mon téléphoniste, je me suis avancé au milieu des explosions des grenades, des bombes, des obus, du sifflement des balles et des éclats d'obus et des nuages de poussière. En retenant ma respiration, et grâce à mon masque, je parvins à une tranchée qui avait été repérée 35 fois. La tranchée de communication était complètement comblée. En rampant je parvins à la seconde tranchée, à dix mètres en arrière de la première dont il ne reste plus rien. Cette seconde tranchée est juste assez creuse pour qu'on puisse s'y tenir à genoux.

"Profitant d'un moment de calme relatif, j'ai jeté un coup d'oeil en avant. Nos réseaux de fil de fer barbelé sont détruits. Je signale à nos batteries qui se remettent à tirer rapidement. Puis je retourne en rampant retrouver mon téléphoniste. Il m'a fallu 4 heures pour couvrir une distance qui pourrait l'être en 25 minutes en temps ordinaire.

"Cela devient effrayant. Une explosion me projette contre le mur d'une tranchée. Un lieutenant me dit qu'un obus a détruit son abri. Je me hasarde à regarder et vois que tous les abris blindés de la colline sont en feu. Un obus tombe sur un dépôt de munitions et provoque une explosion formidable. Les Français continuent à tirer sur ces incendies. Je les haïs!

"Que j'admire l'artillerie française! Les canonniers français sont des maîtres. J'ai le regret de dire que nous ne pouvons les imiter.

"Continuant à tirer sur nos positions en feu, l'ennemi provoque une nouvelle explosion plus violente encore que les précédentes. Dieu sait ce qu'ils ont réussi à faire sauter. A partir de ce moment j'ai perdu toute sensation de peur."

LES PERTES ALLEMANDES

Les Prussiens ont perdu 63 mille hommes en dix jours

Amsterdam, 6. — D'après le "Nieuwe Rotterdamsche Courant" de Rotterdam, les listes de pertes prussiennes numérotées de 330 à 339, se rapportant à la période allant du 17 au 28 septembre, donnent les noms de 63,468 hommes tués, blessés et manquants. Le journal de Rotterdam dit que ces chiffres portent le total des pertes prussiennes à 1,916,148.

Le journal ajoute que la sévérité des récents combats est indiquée par l'augmentation des pertes comme le montrent les chiffres ci-dessous:

Les listes numérotées de 300 à 309 donnaient 49,765 noms; celles de 310 à 319, en contenaient 53,396 et celles de 320 à 329, 58,445 noms.

En dehors des listes prussiennes, il a été publié 224 listes bavaroises, 190 saxonnes, 274 wurtembourgeoises, 49 navales et 4 listes d'officiers et de sous-officiers prussiens commandant en Turquie.

PETITE EMEUTE DE SOLDATS IVRES

London, 6. — La ville de London a été en émoi hier soir par un commencement d'émeute qui s'est produit dans les rues quand la police de la ville a tenté d'opérer l'arrestation de plusieurs soldats en ribotte.

Comme de raison, les soldats de l'active en veulent beaucoup aux policiers parce que ceux-ci ne les laissent pas assommer tous les passants en manière d'amusement.

Hier soir, la querelle latente s'est vidée quand les détachements de police se sont décidés à mettre fin à un tapage scandaleux que faisaient une douzaine de soldats qui avaient bu.

Les soldats n'entendaient pas se laisser arrêter comme de vulgaires civils et les cannes qu'ils portent toujours entrèrent en danse. Heureusement les officiers de police avaient aussi un petit instrument qui a son utilité en certaines circonstances et plusieurs têtes ont été fêlées.

Des gardes du camp ont été appelés à plusieurs reprises pour maîtriser les plus forcenés et finalement deux des plus turbulents ont été logés au poste, pendant que les autres étaient transportés à leurs quartiers.

On dit que cette affaire, qui est le résultat d'une foule de délits de toutes sortes commis par les soldats va amener des mesures très sévères sur la vente des liqueurs aux soldats. Il y a longtemps que l'on parle d'imposer des restrictions, mais des influences se sont fait sentir pour défendre le prétendu droit qu'auraient les soldats de s'enivrer. En attendant des abus de toutes sortes sont commis.

LA NOUVELLE FLOTTE AERIENNE DE LA FRANCE

Paris, 11. — Une armée aérienne n'est plus un mythe. Une telle armée, divisée en divisions et escadres, composées d'avions de bataille, d'avions croiseurs, d'avions éclaireurs et d'avions torpilleurs, tous blindés et armés de canons de 75 mm. ou de mitrailleuses, existe en réalité. C'est le remarquable développement de l'aviation en France qui a rendu possible sa création.

Le gouvernement français a autorisé aujourd'hui pour la première fois l'inspection de la nouvelle flotte d'aéroplanes de la France.

Le ministre de la guerre, M. Millerand, a chargé deux experts militaires de l'état-major du service d'aviation, le capitaine Lafargue et le lieutenant Paruf, de conduire les correspondants de la presse d'abord sur un point, dont le nom ne doit pas être publié, où la nouvelle flotte aérienne avait été réunie, puis à l'école d'aviation de B. (probablement Buc) où cent aviateurs militaires étaient en train d'apprendre à manoeuvrer les nouveaux avions de guerre.

Le camp d'aviation est un vaste enclos. Dès l'entrée, les correspondants virent un énorme aéroplane de bataille, haut de 10 mètres, dont les nombreux plans ont une envergure de 40 mètres. Derrière ce monstre, la flotte des croiseurs et des éclaireurs était rangée sur dix rangs de 20 avions chacun. Leurs longues ailes s'étendaient sur un front de deux kilomètres.

L'avion de bataille et tous les avions croiseurs étaient fortement armés. Chacun de ces derniers portait un canon de 75 mm. et une mitrailleuse.

L'énorme avion de bataille attirait tout particulièrement l'attention. L'ingénieur qui l'a construit en expliqua les détails. Les officiers déclarèrent qu'il représentait réellement le premier avion de bataille, tous ses prédécesseurs n'ayant pu être employés en pratique. Ce monstre enlève dans les airs un équipage de 12 hommes et deux canons de 75 mm. Trois vols d'essai ont démontré qu'il était aussi stable qu'un biplan ordinaire. Il est maintenant prêt à se rendre sur le front. L'équipage de combats consiste en réalité de 4 hommes et d'un officier.

Les avions croiseurs prirent alors l'air et se livrèrent à toutes sortes de manoeuvres. Ce sont des biplans de petites dimensions, munis de moteurs puissants. Chacun d'eux est armé d'un canon et est capable de s'élever presque verticalement à une vitesse de 150 kilomètres à l'heure. Le capitaine Frantz et les pilotes Mondelli et Mallard firent successivement des vols de démonstration, quittant le sol sous un angle de 60 degrés.

Les détonations des canons de 75 mm. se succédaient sans interruption pendant que les croiseurs décrivaient des cercles au-dessus du camp. Mallard se livra à des manoeuvres d'une rare audace, tirant le canon tout en plongeant de droite et de gauche en imitant les manoeuvres auxquelles on se livre en combattant un avion ennemi.

Un grand nombre de ces croiseurs sont maintenant prêts. Plusieurs d'entre eux ont récemment effectué un bombardement en arrière des lignes allemandes. L'un d'eux, en Champagne, a fait mouche sur un ballon captif ennemi qui, en flammes, est aller s'abîmer sur le sol.

Mais ce n'était encore qu'un essai. Les avions de bataille et les croiseurs ne vont pas tarder à entreprendre des opérations d'offensive et de défensive. Ils attaqueront les lignes de communication allemandes, et en particulier les embranchements de voies ferrées, dans le but d'empêcher les approvisionnements d'arriver sur le front ennemi et de semer la démoralisation dans les rangs allemands.

Chaque escadre comprendra 9 aéroplanes dont 1 avion de bataille, 2 avions croiseurs et 6 avions éclaireurs. Plus de 50 hommes seront attachés à chaque escadre qui disposera des automobiles et des camions nécessaires à son transport d'un point sur un autre.

Pendant la visite que firent les correspondants de presse à l'école d'aviation de B. ils apprirent du capitaine Pegout, commandant de l'école, qu'une centaine d'aviateurs militaires y suivaient actuellement les exercices d'instruction. Beaucoup d'autres écoles d'aviation fournissent régulièrement des aviateurs à l'armée.

Le capitaine Pegout dit que des sous-officiers et des soldats devenaient de bons pilotes d'avions de combat après un mois d'instruction. L'ensemble de ces écoles d'aviation occupe des milliers d'hommes, qui préparent l'oeuvre du nouvel et terrible engin de guerre aérienne.

IMPORTANCE DE LA COTE 199

Paris, 9. — La prise de Tahure et de la côte 199 a, selon toute apparence, fait taire les critiques de ceux qui commençaient à dire que les avantages remportés le 25 septembre n'avaient pas eu de suite assez rapide.

Les dernières nouvelles semblent satisfaire tout le monde et donent lieu à de nouveaux commentaires de la part des critiques militaires.

Ils font remarquer que, tandis que la prise du village a été un brillant exploit, la prise d'assaut de la "Butte", située près de là — la fameuse côte 199, — nous a donné un grand avantage stratégique.

La "Butte' était fortifiée au-delà de toute expression et hérissée de canons qui, par un feu de barrage, fermaient la route à toute avance française.

Cette "Butte' était considérée aussi bien par les Français que par les Allemands, comme un des principaux pilliers de la seconde ligne de défense allemande.

Le docteur Wegener, correspondant de guerre de la "Gazette de Cologne", le 27 septembre dernier résumait la situation au point de vue allemand de la manière suivante:

"Un recul définitif? Impossible!... Notre artillerie est encore là et nous allons chasser les Français de nos tranchées. Nous venons justement de rencontrer le commandant en chef de l'armée, qui quittait le quartier général; il nous cria: "La côte 199 est solidement tenue par nos troupes."

LES INVENTIONS BOCHES

Un nouveau gaz est employé par les Allemands en Champagne

Paris, 11. — Une nouvelle sorte de gaz a, selon totue apparence, été employé par les Allemands au cours des combats en Champagne. Les détails relatifs aux effets qu'il a produits, ont été fournis au docteur Dumont par des malades qu'il a été chargé de soigner dans un hôpital de Paris.

D'après les déclarations écrites de trois soldats qui combattaient respectivement à Souain, à Suippes et à Moronvilliers, il se trouve qu'ils ont été environnés pendant quelques secondes, par des nuages formés par un gaz vert foncé d'une odeur plutôt agréable.

Ces hommes ont affirmé que les soldats qui ne portaient pas de masque furent bientôt suffoqués tandis que ceux qui en avaient perdirent connaissance pour des périodes de temps plus ou moins longues.

En reprenant connaissance dans des dépôts sanitaires de campagne, ils dirent qu'ils eurent des convulsions ressemblant à des attaques d'épilepsie.

A leur arrivée à l'hôpital de Paris les docteurs trouvèrent que leur pouls était extrêmement faible et qu'ils souffraient d'une prostration générale mais ne montraient aucun signe d'empoisonnement par les gaz.

On croit que la base de ce nouveau gaz est l'acide prussique.

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une patente de préemption peut être obtenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

dant sa chope, cette espèce de Vercingétorix..??

—Tout juste!.. il causait avec le facteur..

—... Parfaitement.. j'y suis.

—Je l'ai fait pressentir par le maire.. j'ai offert de le couvrir d'or.. il n'a même pas répondu! Or, le Chemin de fer peut imposer l'expropriation, parce qu'il a l'Etat derrière lui; mais moi, particulier et bien que juif, je n'ai pas encore cette puissance-là... Qu'aurais-tu fait à ma place?

—Moi... fait Victor qui réfléchit en riant, le menton dans la main, et se prépare évidemment à dire quelque chose d'énorme...

Un instant, la conversation tombe... le temps de boire une gorgée de pale-ale. Alberte, le dos à la chaise, roule et déroule ses gants, absolument indifférente; Odile, très rouge, regarde Victor, comme si, d'avance, elle voulait lui faire rentrer les mots dans la gorge.

—Moi.. continue Victor, j'aurais eu recours à tous les expédients, plutôt que de laisser les quatre cents croquants du Val hurler comme des brûlés, et rédiger la petite protestation qu'on t'a montrée ce matin au ministère...

—As-tu remarqué..? Soupot avait gratté un zéro... cela ne fait plus que quarante..

—Possible, mais il y avait un meilleur moyen d'arranger les choses... Tu es veuf, n'est-ce pas..? et même, ce n'est pas pour flatter que je dis cela. Je te trouve très bien de ta petite personne! Eh bien!... au lieu de m'attaquer tout droit à Vercingétorix, j'aurais fait un doigt de cour à la vieille!.. Parfaitement!... les vieilles... tu sais.. moi je les apprécie au delà de toute expression!...

—A celle de l'Abbaye?

—Pourquoi pas..? et ensuite tu convolais avec elle en justes et légitimes noces!... Coup double, mon cher Nathan!.. tu devenais le roi du pays, et même...

A ce moment, Odile posa d'une telle force sa tasse sur la table de marbre, que les morceaux lui restèrent entre les doigts...

—... Et même, continue avec un rire épais, mouillé de bière, le gros Victor, Alberte aurait pu le même jour épouser le farouche Vercingétorix!! Tu ne trouves pas qu'elle est géniale, ma petite combinaison..? Dis-moi donc, Alberte, ça ne t'aurait pas flattée d'avoir un sac de pommes de terre dans tes armes... et de t'appeler Madame de... au fait, quel est son nom exact, à ton hobereau..?

Nathan n'a pas le temps de répondre... Odile s'est levée toute droite, toute frémissante:

—... Il s'appelle Jacques de la Ferlandière, Messieurs... mon parent, et notre ami!..

Les deux hommes se soulevèrent aussitôt, et balbutièrent des excuses qu'Odile n'entendit pas, car la voix de l'employé résonnait maintenant dans le buffet:

—.. Les voyageurs de l'express... en voiture!!

Il y eut un brouhaha... une marche précipitée vers le train, où la femme de chambre d'Odile, déjà inquiète du retard, faisait des signaux pour indiquer le wagon... Les juifs saluèrent en dépassant les deux voyageuses... Alberte s'inclina, mais contrainte, avec un geste fâché, un regard dur, qui s'attacha sur Odile en une interrogation dédaigneuse, menaçante, et qui semblait dire: "Tu es bien pâle, ma petite, pour attaquer ainsi la première!.. A bientôt, peut-être!.."

Chapitre VII

De Creil au Val d'Api, l'express met une grande heure. Pendant tout ce temps, Odile, enfoncée dans son coin, se pose avec incertitude la question: Faudra-t-il, à l'arrivée, raconter aux amis de la Ferlandière l'incident du buffet de Creil..?

Tante, qui, pendant la très rapide intervention d'Odile, avait encore le nez au fond de sa tasse, n'a pas saisi grand'chose à l'attitude subitement prise par sa nièce:

—Qu'y a-t-il..? a-t-elle demandé, ne sachant même pas au juste s'il y avait quelque chose.

—... Rien qui doive te tourmenter...

—... Pourtant..!

—Je t'assure...

Et, suivant en cela son habitude de maman-gâteau, la tante tourne la page avec une facilité charmante qui dispense de toute explication.

Donc, de ce côté, aucune inquiétude dans le cas où la jeune fille voudrait se taire.

Du côté de la Ferlandière, la question est plus compliquée: sans doute, Jacques la remercierait de lui faire savoir les réels sentiments des nouveaux venus à son égard; mais cette révélation peut le préoccuper d'une façon exagérée; et ensuite, rien n'empêche Odile de la faire plus tard dans mille circonstances différentes, si, toutefois, le jeune homme et sa soeur n'en savent pas déjà bien plus long qu'elle!..

A dire vrai, Odile raconterait assez volontiers les propos tenus par le père et l'oncle d'Alberte au buffet; mais, à aucun prix, elle ne veut faire connaître à Jacques son intervention personnelle...

Pourquoi..?

Elle-même serait très embarrassée d'en expliquer les raisons; c'est aussi vague, aussi compliqué à dire que simple pourtant dans la pensée.

Mais, avec sa nature franche, si elle ne dit pas tout... Odile ne dira rien... Donc, son parti est pris: elle se taira.

Et pour épuiser la question et n'avoir plus à y revenir, elle réfléchit encore, dans le silence que lui ménagent les circonstances, sur la bizarrerie de cette rencontre. Ainsi, sans qu'elle l'eût cherché, elle s'était trouvée devant les fameux étrangers, en face des adversaires avoués de Jacques; c'était elle la première qui avait pris contact avec l'ennemi!.. Elle en est presque fière; maintenant elle connaît leurs sentiments et même une partie de leurs projets; on s'est réciproquement regardé bien en face; et, dans son esprit, Odile évoque les figures quelconques des deux industriels, mais surtout celle d'Alberte.

Avec cette intuition mystérieuse que possède la femme, Odile avait presque compris, en le sentant peser sur elle, ce que signifiait la fixité de ce regard, l'expression dure, mauvaise, fermée, de la jeune fille.

Et puis ce nom d'**Alberte?**

Est-ce imagination..? ou bien réalité..? mais elle trouve dans ce nom quelque chose d'agressif... qui éveille comme une idée de bataille... bataille contre elle... contre Jacques... contre sa soeur... contre tout ce qu'elle aime!..

Comme ces réflexions commencent à mettre un peu d'ombre sur le bonheur de son retour, Odile, par un brusque effort de volonté, cesse de penser et regarde les paysages connus qui s'enfuient avec des allures de vision à la portière du coupé... Voici l'Oise très haute, avec ses péniches pittoresques, qui semblent amarrées en plein champ... Thourotte et sa vieille église... la tour Mennechet, qui découpe sur le ciel la fantaisie folle de ses dentelles de pierre; puis Noyon, dont les maisons se serrent avec amour autour de sa bonne cathédrale! Aussitôt après, les sites se font plus connus, plus intimes, et les souvenirs chers semblent s'élever partout dans la brume du soir...

Ici, on avait chassé à courre avec Jacques... Là, c'était le couvent des Dames de la Croix, où elle avait passé un an; plus loin, les propriétés de familles amies...

Quand elles arrivèrent, le jour baissait déjà sur le Val, et, par delà les étendues claires des champs, le ciel, d'un bleu froid, fonçait les lignes lointaines de l'horizon. Jacques et sa soeur Jeanne attendaient là, au premier rang, sous la marquise de la gare: lui, presque sévère dans sa pelisse sombre; elle, chaudement couverte d'un plaid; si bien qu'Odile se mit à rire dès qu'elle les aperçût.

—Mais il gèle donc, dans votre pays?..

—Oui!... depuis que tu es partie, ma belle Odile, répond Jeanne.

—**Autremain**... vous n'êtes pas malades..? continue Odile.

—Malades!...

Certes, il suffisait de voir le frère et la soeur dans toute leur jeunesse et leur force, pour en écarter même l'id[illegible]

Jeanne, une expansive, embrassait Odile sans se préoccuper le moins du monde des hommes d'équipe et des voyageurs qui suivaient d'un oeil bienveillant cette petite scène de famille; entre deux baisers, elle se reculait pour mieux voir sa chère grande.

—Mais tu es toute dorée de soleil!...

Jacques, lui, a embrassé tante Berthe avec un affectueux respect; puis, quelques secondes, a gardé dans la sienne une autre petite main qui ne se retire pas.

—Alors, on va tout à fait bien..?

En disant ces mots, Jacques enveloppe Odile de son bon regard; et, sans qu'il puisse s'en empêcher, il a cette voix des commencements, voix émue que possède l'homme de coeur à certaines heures, et qui donne au plus simple mot la douceur d'une caresse.

—Tout à fait bien!... répond Odile, et vous, Jacques...?

—Oh... moi!...

Et le jeune homme fait un geste, indiquant qu'il est la dernière de ses préoccupations. Puis il insiste pour qu'on ne reste pas dans le courant d'air perfectionné qui circule maintenant à travers la gare, dont les carreaux, depuis dix jours, n'existent plus qu'à l'état de menaçants débris.

—... Et qui les a cassés? demande Odile.

—Qui...? tout le monde! On s'est battu ici, le jour du Conseil... Et puis, matin et soir, on charrie du fer, des moellons, des machines, du ciment, et même, faites attention à vos robes!...

Les quais de la gare, jadis si calmes et si propres, sont, en effet, transformés en un fouillis sans nom; le coquet petit jardin du chef de gare sert aujourd'hui de remise à pétrole; partout on voit des figures inconnues: arpenteurs, géomètres, entrepreneurs, terrassiers, ouvriers belges... tout ce monde grouille, désoeuvré, car 6 heures ont sonné depuis quelques instants au cadran des chantiers.

Et Jacques presse pour partir, car il se pose déjà sur les jeunes filles des regards hardis, auxquels personne ici n'était jadis habitué.

—Oui, partons, dit Odile.

(A suivre)

TOUTE PERSONNE DE COEUR ET QUI A LE SOUVENIR DES SIENS SE DOIT DE GARDER LA PHOTOGRAPHIE DE SES DEFUNTS, DE CEUX QUI LUI FURENT ATTACHES PAR LES LIENS DE L'AMITIE ET DU SANG. QUE DE FOIS N'AVEZ-VOUS PAS DESIRE UN PORTRAIT A L'HUILE SOIT DE VOUS-MEME, SOIT ENCORE DE CEUX QUE VOUS CHERISSEZ—UN SOUVENIR DURABLE, UN SOUVENIR QUI VINT VOUS RAPPELER CES COEURS AFFECTUEUX D'AUTREFOIS, CES FIGURES CHERIES MAINTENANT DISPARUES POUR TOUJOURS.

EST-IL UN ETRE HUMAIN QUI N'AIT POINT CE DESIR ET DONT LE COEUR NE BATTE POINT D'EMOTION QUAND DANS L'ALBUM DE FAMILLE, SELON LA BONNE COUTUME DE NOS FAMILLES, IL REVOIT LA FIGURE DE CEUX QU'IL A AIMES.

LA "LIBERTE" A CONCLU AVEC UNE GRANDE COMPAGNIE UN CONTRAT EN VERTU DUQUEL TOUS SES LECTEURS POURRONT SE PROCURER UN MAGNIFIQUE PORTRAIT FINI A L'HUILE ET ENCADRE DE LEURS PERES, MERES, FRERES, SOEURS, ENFANTS, AMIS DE COEUR ET FIANCES OU FIANCEES.

Voici ce que nous vous offrons

Un portrait-peinture fini à l'huile

Un magnifique portrait-peinture en **BRUN PHOTOGAPHIQUE** ou en **NOIR ET BLANC**,—soulignant d'une façon étonnante les traits de la personne, — rendant le moindre détail avec la fidélité de la vie, — vous émouvant par la ressemblance atteint, — créant de nouvelles sensations par l'appel direct qu'il fait à de plus hautes émotions, — tel est ce magnifique **PORTAIT-PEINTURE FINI A L'HUILE EN BRUN PHOTOGRAPHIQUE (SEPIA) OU EN NOIR ET BLANC.**

Ces portraits en **BRUN PHOTOGRAPHIQUE** ou en **NOIR** et **BLANC** ne doivent pas être placés dans la catégorie des portraits ordinaires, appelés reproductions photographiques; mais c'est quelque chose de tout à fait nouveau, de vraiment artistique, un vrai travail d'un maitre artiste.

Tous les experts s'accordent à reconnaître que le fameux **PORTRAIT-PEINTURE FINI A L'HUILE** en **BRUN PHOTOGRAPHIQUE** ou **BLANC** et **NOIR**, photographie agra[illegible]e, dont des milliers ont été f[illegible], est d'une beauté, d'un fini [illegible]'une technique et d'une ex[illegible]ion qui défient toute critiq[illegible] "**ŒUVRE D'ART**" et "**PL[illegible] BEAU QU'ON NE SAURAIT DIRE**" ont souvent été les remarques qu'a fait jaillir ce merveilleux procédé.

Gardez un Souvenir des Votres

Tout abonné à notre journal a droit à un magnifique, à un merveilleux

PORTRAIT FINI A L'HUILE ET ENCADRE

Nos Cadres Artistiques

Riches et Magnifiques, allant naturellenent au portrait peinture mettant parfaitement en relief le portrait-peinture, ils sont de Noyer Circassien, Acajou, Doré et Mission. Ce portrait-peinture encadré vous arrive en un seul paquet, tout-à-fait fini, prêt à être suspendu dans la meilleure de vos chambres, sans autres frais, sans aucun besoin de cordes ou de chaines. Voici notre offre. Dites seulement si vous préférez le Brun Photographique ou le Blanc et Noir et quel genre de cadre.

Envoyez-nous IMMEDIATEMENT les photographies que vous voulez faire agrandir et finir à la main, encadrer avec goût et richement, absolument comme le portrait à l'huile de haut prix. LA LIBERTE RAPPELLE A SES LECTEURS QU'ILS ONT ENFIN L'OCCASION PEU COUTEUSE DE GARDER DES ETRES QUI LEUR SONT CHERS. *N'HESITEZ PAS UN MOMENT. AGISSEZ IMMEDIATEMENT.* Le temps que durera cette offre est limité.



Fait de n'importe quelle photographie en votre possession: cabinet, instantané (snap shot), sur zinc, en groupe ou seul. Ce nouveau **PROCEDE** est artistique et merveilleusement beau, vivant, ne s'effaçant point et durant toujours. Cadre complet—grandeur 12½ par 15½ pouces. La "Liberté" **GARANTIT** à ses lecteurs toute satisfaction.

IMPORTANT AVIS

Nous avons conclu des arrangements avec la AMERICAN CONVEX CO., INC. de New York, au nombre des plus grands fabricants de protraits du monde entier, en vertu desquels tous les lecteurs de notre journal dont l'abonnement sera en règle pourront se procurer ce merveilleux portrait-peinture au prix très minime de une piastre et demie.

Les magnifiques portraits-peintures en BRUN PHOTOGRAPHIQUE et NOIR ET BLANC finis à l'huile que recevront nos lecteurs ne se peuvent obtenir pour moins de $5.00 chacun. Comme question de fait, les agrandissements coûtent aujourd'hui beaucoupplus.

Ouvrez votre vieil album de famille; regardez les photographies qui se trouvent sur vos murs; peut-être dans une valise qui se trouvé ignorée dans un coin de votre demeure, trouverez-vous la photographie d'un défunt ou d'un vivant qui vous est cher. Enveloppez-la et envoyez-la nous. Nulle photographie n'est trop petite ou trop vieille pour notre nouveau PROCEDE qui fait ressortir chaque trait, supprime tout ce qu'il peut y avoir d'obscur dans l'original et fait de la reproduction et de l'agrandissement un véritable chef-d'oeuvre du portrait-peinture. Le résultat vous surprendra et vous sera un plaisir. Ne tardez pas à donner votre commande car cette offre toute spéciale à nos lecteurs n'est que pour un temps limit[illegible].

CECI EST LE COUPON

Pour ces merveilleux portraits-peintures artistement encadrés.



DECOUPEZ-LE DES MAINTENANANT

Adressez-le à La Liberté avec la photographie que vous aurez choisie, et sur le dos de laquelle vous écrirez distinctement votre nom et votre adresse. Dites si vous voulez le magnifique BRUN PHOTOGRAPHIQUE ou le BLANC ET NOIR et si vous disirez le cadre CIRCASSIEN, ACAJOU, MISSION ou DORE. Ajoutez-y le montant nécessaire pour couvrir les frais d'empaquetage, d'envoi, de douane, à savoir: une piastre et demie.

Ci-inclus le montant de .... et .... coupons avec ma photographie que je désire faire agrandir, reproduire et encadrer 12½ par 15½, prête à être placée au mur.

Je veux que le fini soit ____________

Pour le cadre je veux ____________

Nom ____________

Adresse ____________

IMPORTANT: Cette offre ne vaut que pour nos lecteurs dont l'abonnement n'est aucunement arriéré, c'est-à-dire dont l'abonnement est payé jusqu'en 1916. Tous ceux-là qui règleront les arrérages dus et se mettront en règle pour jusqu'en 1916 auront droit au même privilège.

Les Fêtes du Sacré-Coeur

Le Rôle de la Société Saint Jean-Baptiste

Le 18 juin, 1890, est un jour qui restera toujours cher aux Canadiens français de Winnipeg. Ce jour-là, en effet, il y avait une assemblée spéciale à laquelle tous les Canadiens français avaient été convoqués et à laquelle, nous disent les archives, ils assistèrent très nombreux. Sous l'habile direction de MM. Georges-E. Fortin, avocat, Edouard Richard, ex-shérif, J.-A. Richard, marchand, et H.-A. Bussières, avocat, tous patriotes ardents, et dévoués de coeur et d'âme à la cause catholique française dans l'Ouest, cette assemblée se mit à l'oeuvre.

En face des problèmes ardus que confrontaient les pionniers de la foi catholique et du doux parler de France dans notre ville; en face des ennemis déjà nombreux de tout ce qui était français et catholique, et qui déjà s'acharnaient à les anglifier ou les détruire, nos compatriotes décidèrent de s'unir plus intimement afin d'être plus forts. La Société Saint-Jean-Baptiste venait de naître.

Immédiatement on procéda à l'établir sur des bases solides. A cette même assemblée on adopta une constitution en tête de laquelle on est heureux de lire cette fière devise "Liberté française en tout et partout". M. Georges-E. Fortin fut choisi à l'unanimité au poste de président de la Société naissante, dont il était aussi le fondateur: M. Edouard Richard, ex-shérif, fut nommé vice-président; M. J.-A. Richard, trésorier, et M. H.-A. Bussières, secrétaire. Il plut à Sa Grandeur Mgr Taché de nommer un chapelain à la nouvelle société, qui fut Mgr Cherrier, dont nous connaissons tous et admirons le dévouement inlassable à la cause catholique et française.

Bien qu'à son berceau notre Société était déjà bien vivante, et la fête nationale fut célébrée cette année-là à Saint-Boniface avec beaucoup de solennité et d'éclat. La Société comptait 72 membres qui tous étaient membres fondateurs.

En 1891, la Société continua sa marche de l'avant, sous l'habile direction de M. Edouard Richard comme président. La constitution fut révisée pour prévoir aux besoins nouveaux de la Société, et les archives nous disent qu'il y eut plusieurs assemblées dans l'intérêt de la cause française et catholique. La fête nationale cependant ne fut pas célébrée d'une façon particulière et la Société se contenta d'envoyer des délégués à la grande célébration qui eut lieu à Saint-Jean-Baptiste. Nombre de nouveaux membres furent admis cette année-là et la Société entra définitivement dans une ère de progrès et de prospérité.

A M. C.-A. Lemieux devait incomber le devoir de présider aux destinées de la Société durant l'année 1892. Jusqu'ici la Société s'était contentée de célébrer dignement la Saint-Jean-Baptiste, mais elle devait bientôt montrer qu'elle avait été fondée pour un but plus noble: celui de promouvoir les intérêts généraux des Canadiens-français et rester fidèle à sa belle devise: "Liberté française en tout et partout".

En 1892, en effet, plusieurs évêques et prêtres de la province de Québec, en visite dans l'Ouest, s'arrêtèrent à Winnipeg, et il y eut des fêtes spéciales en leur honneur données à Sainte-Marie. Il y eut aussi un banquet auquel furent invités les officiers de toutes les Sociétés, moins cependant ceux de la Saint-Jean-Baptiste. On poussa même le zèle contre le français jusqu'à demander que l'adresse qu'on devait présenter en cette occasion ne fut signée que par les paroissiens de langue anglaise, malgré que les Canadiens-français formassent encore une partie assez considérable des paroissiens de Sainte-Marie, et comme tels contribuassent pour leur quote-part au soutien de cette paroisse. La Société ne resta pas muette devant cet oubli malheureux, pour ne pas dire plus — une lettre de protestation fut envoyée au R. P. Curé de Sainte-Marie revendiquant fièrement les droits de la belle langue française. Mais un petit groupe des paroissiens de Sainte-Marie n'étaient pas encore satisfaits de ce flagrant oubli de nos droits. Le 17 juillet, en effet, le R. P. Durocher, en cette même église Sainte-Marie, fit un sermon en français, et un certain monsieur, dont il est préférable de ne pas mentionner le nom, car le peu d'intelligence, de tact et de délicatesse dont il fit preuve ce jour-là lui méritent bien l'oubli le plus complet, voulut protester contre l'usage de la langue française dans la dite église Sainte-Marie, et en sortit avec ostentation parce que le prédicateur y parlait français.

La Société ne fut pas lente à protester contre ce nouvel affront, et ses protestations ne restèrent pas lettres mortes puisqu'elles provoquèrent de semblables protestations, contre ce malheureux incident, de la part de plusieurs autres sociétés, et aussi de tous les Irlandais bien-pensants de Sainte-Marie.

Jusqu'ici la Société s'était contentée de se joindre aux sociétés-soeurs de Saint-Boniface ou d'ailleurs pour célébrer la fête nationale; mais en 1893 la célébration se fit "chez nous". Sous l'habile direction de M. J.-T. Dumouchel, comme président, ces fêtes furent un véritable succès: il y eut messe solennelle à l'Immaculée Conception, à laquelle nos compatriotes se rendirent en procession formée aux coins des rues McDermot et Main.

Le Lieutenant-gouverneur de la Province ainsi que le maire de Winnipeg furent invités à prendre part à cette fête, mais les archives ne nous disent pas s'ils y assistèrent.

M. L.-O. Genest fut le président de la Société pour l'année 1894; ce fut en cette année que la société eut son premier drapeau. Une grande célébration nationale se préparait pour le 24 juin, à laquelle devait prendre part Sa Grandeur Mgr Taché.

La fête devait avoir lieu à Sainte-Marie, dont l'église avait été mise à la disposition de nos compatriotes, car celui que les archives appellent le "Père Langevin", et qui n'était autre que notre vénéré Archevêque dont nous pleurons encore la perte. Le bon "Père Langevin" avait non seulement placé son église à la disposition de nos compatriotes, mais il avait encore aidé de toute son influence, de tout son zèle, que nous connaissons si bien, à l'organisation de cette fête, qui devait dépasser en splendeur toutes les célébrations précédentes. Mais la Providence en avait décidé autrement. A la veille même de ces fêtes un grand deuil vint frapper tous les catholiques du diocèse de Saint-Boniface et nos compatriotes en particulier. Sa Grandeur Mgr Taché venait de mourir.

En face de ce douloureux événement, nos compatriotes durent s'incliner et remettre à plus tard leur fête projetée. Mais la Providence, qui venait d'enlever un grand évêque à l'église catholique et un père "aux Canadiens-français de l'Ouest" devait bientôt leur rendre et l'un et l'autre dans la personne du nouvel archevêque, Sa Grandeur Mgr Langevin.

A cette occasion la Société Saint-Jean-Baptiste se rendit en corps aux cérémonies du "sacre" et présenta une adresse au nouvel évêque.

Les années qui suivirent ne furent pas marquées par aucun événement bien extraordinaire: mais la Société continuait toujours sa marche progressive. Chaque année la fête nationale fut célébrée avec éclat et nos compatriotes n'avaient pas peur de s'affirmer et de revendiquer la reconnaissance de leurs droits. MM. G. Germain, J.-A. Richard, C.-H. Royal, L.-H. Fournier, J.-E. Béliveau, J.-H. Bourgouin et R.-L. Chevrier furent les différents présidents de 1895 à 1901.

En 1902, une première tentative fut faite, pour faire de la Saint-Jean-Baptiste une société de bienfaisance et de secours mutuels en même temps qu'une société nationale. La société semble avoir été très prospère alors. Il y eut deux célébrations; l'une à Saint-Boniface, le 24 juin, et à Saint-Jean-Baptiste, le 1er juillet. M. J.-B. Lauzon était alors président.

MM. A.-L. Picard et Thomas Gelley furent les présidents de la Société pour 1903 et 1904. La fête nationale fut célébrée avec éclat chaque année, et en 1904, il y eut un "pain bénit", encore une de ces vieilles coutumes nationales qui malheureusement semble vouloir disparaître.

L'année 1905 devait entre toutes rester chère à la mémoire et au coeur de tous les Canadiens-français, et français de Winnipeg. Ce fut en cette année-là, en effet, que Sa Grandeur Mgr Langevin, cédant aux demandes réitérées de nos compatriotes et aux désirs les plus chers à son coeur de patriote fonda la paroisse du Sacré-Coeur, la seule église canadienne-française de Winnipeg où chaque dimanche la parole divine nous est enseignée dans la langue de nos ancêtres et où nous prions ces belles prières françaises que nous avons appris à balbutier sur les genoux de nos bonnes mères canadiennes. Notre Société prit une part importante dans toutes les fêtes de la dédicace de la nouvelle église, et en même temps se trouva chez elle pour la première fois. Jusqu'ici, en effet, les archives nous la montrent tenant des assemblées dans l'école Sainte-Marie, l'Immigration Hall, la Trade Hall et parfois à la résidence des différents présidents. Dorénavant elle aura sa place à l'église du Sacré-Coeur.

C'est alors que Mgr Cherrier a résigné ses fonctions de chapelain de la Société et que le fondateur de la paroisse canadienne-française, son curé, le R. P. Portelance, l'a remplacé.

En 1906, la fête nationale fut célébrée avec une pompe extraordinaire. Il y eut messe pontificale à laquelle Sa Grandeur Mgr Langevin officiait: et un grand banquet dans la soirée. M. J.-V. Dumoulin était président de la Société durant cette période et fut suivi au poste de président par MM. J.-J. Arsenault en 1907: P. Poulin en 1908 et C.-F. Cardinal en 1910. M. Cardinal fut aussi président pour les années 1911 et 1912.

Durant ces dernières années, la Société passa évidemment par une période d'un calme un peu inquiétant, puisque au mois d'avril 1912 le président dut faire adopter une résolution réduisant de 15 à 7 le quorum de membres dont la présence était nécessaire pour transiger les affaires de la Société. Mais l'arrêt ne devait pas être bien long, et l'année 1913 devait trouver la Société encore bien vivante, et travaillant toujours dans le même but: aux intérêts généraux et à l'union des Canadiens-français.

Sous l'habile direction de M. L.-A. Delorme, avocat, la Société reçut un renouveau de vie: il y eut parties de cartes, conférences et "concerts boucanes" qui réunirent nos compatriotes et les firent se mieux connaître et par là se mieux apprécier. La célébration de la fête nationale cette année-là devait surtout rester comme l'un des plus beaux souvenirs de l'énergie et de l'esprit d'initiative de notre Société.

Les fêtes commencèrent le 23 juin au soir par un grand banquet au Royal Alexandra. La plupart d'entre nous se rappellent encore les éloquents et patriotiques discours qui y furent prononcés par tous les orateurs, Mgr Langevin et M. Henri Bourassa en particulier. Le lendemain 24 juin, notre Société, augmentée par les sociétés-soeurs de Saint-Boniface, et les délégués des Sociétés de Manitoba, marchaient en procession à travers les rues de Winnipeg à partir de l'église du Sacré-Coeur jusqu'à la cathédrale, où il y eut messe solennelle avec sermon de circonstance par Sa Grandeur Mgr Béliveau. Ce même soir avait lieu à l'Auditorium une grande assemblée patriotique qui devait être le digne couronnement de ces fêtes grandioses. M. L.-A. Delorme, président de la Société, le R. P. Portelance, chapelain, et M. Henri Bourassa furent les principaux orateurs de la soirée. Leurs éloquents discours tout vibrant du patriotisme le plus sincère et le plus chaud furent accueillis avec enthousiasme par une foule d'au moins 3,000 personnes. Le lendemain les délégués de la Société prirent part aux délibérations du Congrès du Parler Français à Saint-Boniface. L'année 1913 avait été bien remplie, et était un véritable succès qui restera à la gloire des officiers de la société dont elle proclame bien haut l'activité inlassable et le dévouement à la cause de l'église et de l'école canadienne-française de Winnipeg.

L'année 1914 ne vit rien de bien remarquable. Vers la fin de l'automne un nouveau mouvement fut lancé pour rallier les Canadiens-français autour du clocher de l'église du Sacré-Coeur dont la croix devait être toujours leur drapeau. Le mouvement semble très bien lancé et l'enthousiasme et le dévouement inlassable des membres est une preuve assurée de succès.

Et maintenant que nous nous préparons à célébrer d'une manière grandiose le 25me anniversaire de la fondation de notre société, il fait bon de jeter un regard en arrière pour mesurer le chemin déjà parcouru par nos prédécesseurs et mieux comprendre la tâche qui nous incombe.

Pendant ces 25 premières années la Société a accompli de grandes choses, mais ne nous faisons pas illusion, l'avenir demande l'union de toutes nos forces, de toutes nos bonnes volontés. La lutte pour la reconnaissance de nos dro[illegible] religieux et nationaux n'est [illegible] terminée, bien loin de là; el[illegible] semble que commencer. [illegible] ennemis, pour être plus modér[illegible] d'apparence n'en sont que p[illegible] sournois, et nous devons no[illegible]tendre à une attaque ouvert[illegible]out moment. Devant cette attaque allons-nous présenter un front désuni?

Non! Nous nous rappellerons la devise fière et noble de notre Société: nous mettrons toutes nos forces, toutes nos énergies, toutes nos ressources au service de la cause commune: la cause catholique et française, et nous aurons bien mérité de notre pays lorsque nous aurons changé en réalité la devise de notre Société: "Liberté française en tout et partout".


MGR LANGEVIN


MGR BELIVEAU


MGR CHERRIER

R. P. PORTELANCE

Programme de la Saint-Jean-Baptiste

Messe pontificale chantée par Mgr Arthur Béliveau. A 10 heures, 30, entrée solennelle. La chorale rendra la seconde messe en Fa de Eduardo Marzo. Offertoire: Vive le Sacré-Coeur, par la Chorale. Directeur, M. J. Poitras. Organiste, M. A.-R. Pepin. Le sermon sera donné par Mgr Cherrier, P.A., curé de l'Immaculée Conception.

Grand concert sacré à 8 heures du soir. Entrée gratuite.

Maître de cérémonies: M. L.-P. Roy, 2me vice-président.

Choeur: Près du Fleuve Etranger, par C. Gounod, la Chorale.

Solo de violon: Ave Maria, de Schubert, par Mlle R. Pryce, élève de M. Camille Couture.

Duo: D'un Coeur qui t'aime, par C. Gounod: Mme L. Bessette et Mlle A. Patenaude.

Solo de ténor: Repentir, par C. Gounod: M. L.-S. Hélie.

Discours du président de la Société Générale Saint-Jean-Baptiste du Manitoba, M. J. Baril.

Discours du président honoraire, M. L.-A. Delorme.

Discours à la jeunesse canadienne, M. le Dr Léon Benoit.

Solo de violon: Andante Religioso, par Vieux-Temps: Mlle R. Pryce.

Solo de soprano: Judith, par Concone: Mlle Thérèse Hamel.

Solo de ténor: Santa Maria, Faure: M. L.-S. Hélie.

Discours du président, M. L.-H. Fournier, et présentation de la bourse.

Réponse du président de la Commission Scolaire, M. J. Collon.

Choeur: Les Martyrs aux Arènes, par L. de Rille: La Chorale.

Discours du R. P. X. Portelance, o.m.i., chapelain, et curé du Sacré-Coeur.

Allocution de Mgr A. Béliveau.

O Canada.

NOS ABONNES

Ces jours derniers, un de nos abonnés, très disposé à solder son abonnement, mais qui, cependant, était deux ans en retard, disait: "Mais vous n'envoyez pas de comptes!"

Nous envoyons un compte avec chaque copie de notre journal. Regardez un peu la petite bande jaune collée sur le coin du vôtre, vous y lirez peut-être:

Monsieur X 6-5-13

Cela veut dire que votre abonnement est expiré depuis le sixième jour du cinquième mois de l'année, c'est-à-dire du mois de moi 1913.

M. X. est donc en retard de deux ans depuis le mois de mai dernier, et nous dirions volontiers trois années, puisque c'est une règle dans la presse que tout abonnement est payable d'avance.

Si vous êtes Monsieur X, règlez donc en nous envoyant la petite somme d'une piastre par année. C'est peu pour vous, c'est énorme pour nous, car sans cela nous ne pouvons faire honneur à nos affaires.

Dès que le prix de votre abonnement aura été encaissé, vous verrez que la petite bande jaune sera changée et vous y lirez 1916 au lieu de 1913. Ce sera l'équivalent d'un reçu en bonne et due forme.

L'envoi d'un état de compte, c'est peu de chose; l'envoi d'une couple de mille comptes, c'est un gros travail et une dépense additionnelle dont notre petite caisse se trouvera bien d'être dispensée, car outre la dépense de l'envoi des comptes, il faudra encore une dépense égale pour faire parvenir les reçus. La petite bande jaune dispense des deux et est en même temps une preuve que l'argent est bien parvenu à destination.

Regardez un peu la petite bande jaune et rendez-nous le service d'agir en conséquence.